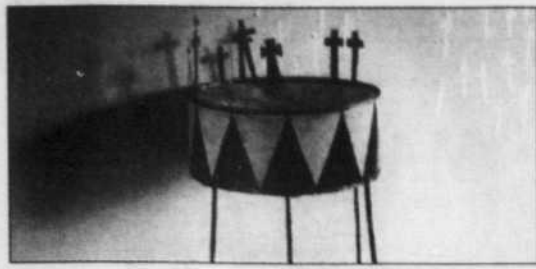


THÉÂTRE

Frédéric Dubois
monte *Ubu Roi*
Page E 3



DE VISU

Variations sur un même
thème
Page E 6

LE DEVOIR

CULTURE



GORDON LAMEYER
Sylvia Plath à Paris en 1956

THÉÂTRE

Sylvia Plath, la fille du fantôme

Au moment où *La Cloche de verre* prend l'affiche du Quat'Sous avec Céline Bonnier et dans la mise en scène de Brigitte Haentjens, pourquoi ne pas revenir sur l'énigmatique personnage de Sylvia Plath?

MICHEL LAPIERRE

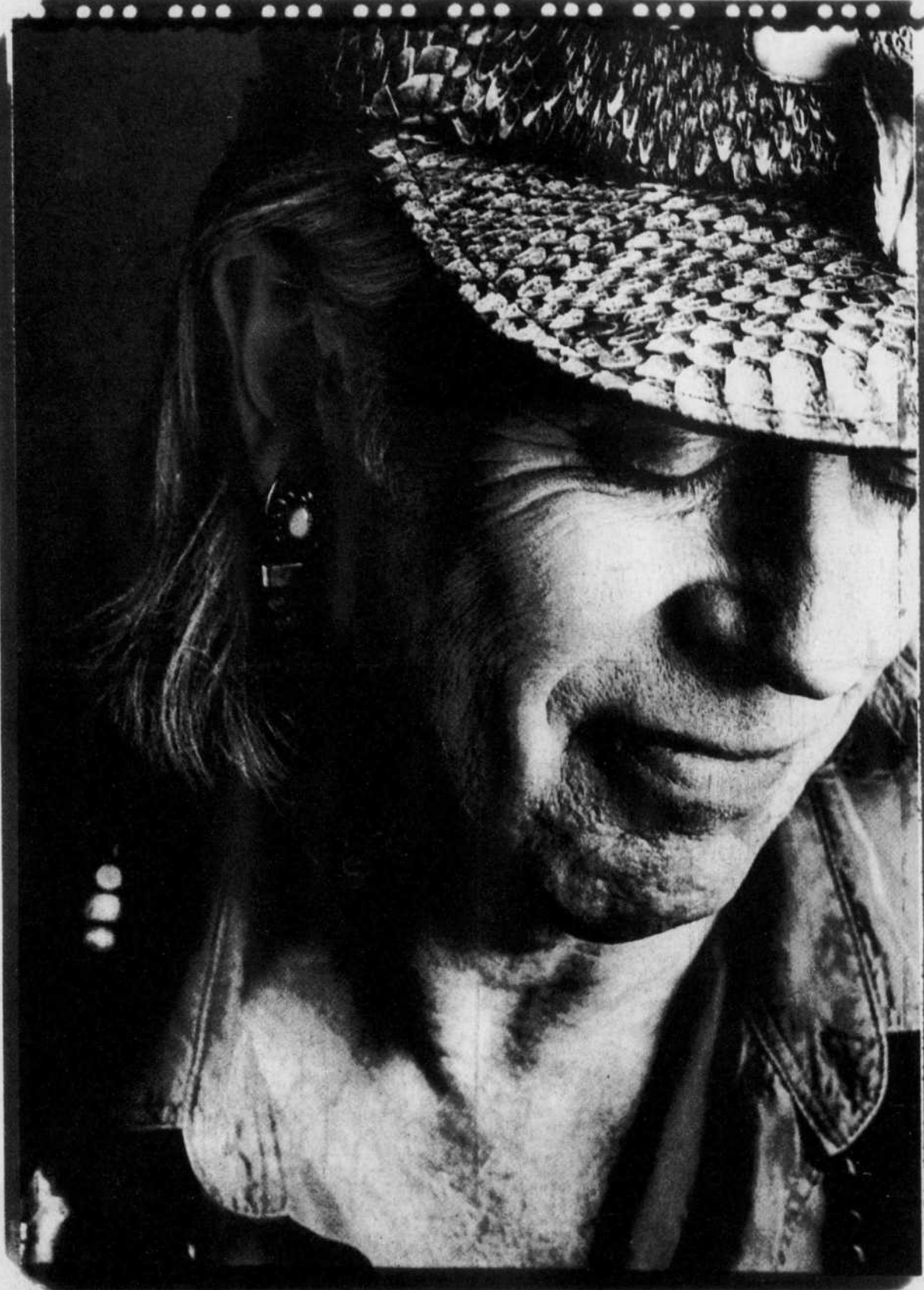
En 1959, une jeune femme du Massachusetts, qui se veut « la poétesse de l'Amérique », voit en rêve Marilyn Monroe « comme une sorte de marraine fée » tout en ayant très hâte, au mépris des contradictions, de rencontrer T. S. Eliot, l'écrivain américain néoclassique, élitiste et septuagénaire, devenu sujet britannique pour fuir la superficialité des États-Unis. Quelques années plus tôt, serveuse un été dans un hôtel de Cape Cod et déjà lectrice d'Eliot, elle collaborait à *Seventeen* et à *Mademoiselle* en plus de se décrire ainsi dans son journal intime: «Blonde, plutôt grande, bronzée, pas mal du tout.»

Sylvia Plath, sujet de la pièce *La Cloche de verre*, inspirée d'un roman autobiographique et jouée au Théâtre de Quat'Sous du 26 janvier au 6 mars, n'a-t-elle pas toujours été écartelée entre l'Amérique cinquante, «pur Hollywood sans fenêtre», et l'Europe hautaine, «monceau de reliques»? Chez elle, le fantasme de prendre pour amants des centaines d'Américains, ces «Apollons aux yeux nus» aperçus sur les plages, n'était-il pas un moyen futile de refouler le cauchemar de n'avoir pu aimer suffisamment son père d'origine allemande, mort du diabète lorsqu'elle n'avait que huit ans? En épousant le poète britannique Ted Hughes en 1956, la poétesse américaine épouse l'Europe, cette «tonne de miel» qui, comme elle en témoigne dans *Arbres d'hiver* (Gallimard), lui rappelle son père, le scientifique Otto Plath, natif du couloir de Dantzig et spécialiste des abeilles.

Ted et Otto

En 1950, Sylvia Plath, sur le point d'avoir dix-huit ans, entrait à Smith College, prestigieux établissement d'enseignement supérieur pour jeunes filles situé à Northampton (Massachusetts). La boursière accumulait les honneurs universitaires, collectionnait les *boyfriends* et s'interrogeait sur la sexualité, «ce feu effrayant et exigeant» qui, disait-elle, «nous brûle les reins».

VOIR PAGE E 2 : PLATH



RICHARD MCLAURIN

ERIC CLAPTON • MICK TAYLOR • MIKE FIGGIS • WIM WENDERS • JOE YUELE



JOHN MAYALL

« Le Mayall d'aujourd'hui est aussi captivant que celui d'hier »

Le rôleur admirable

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR

Le vétéran britannique de la guerre de Corée a eu 70 ans le 29 novembre dernier. Il s'agit évidemment de John Mayall, le rôleur admirable. Rôleur? Qu'on se le tienne pour dit, il y a du Jean Yanne en lui. On pense ici au Jean Yanne de *Moi y en a vouloir des sous*. Parce que des sous, il en est quelque peu question dans notre histoire d'aujourd'hui. De sous et de téléphone, mais aussi d'Eric Clapton, Mick Taylor, Wim Wenders et Mike Figgis. Voilà: il y a sept mois de cela, le 19 juillet dernier pour être exact, les Bluesbreakers occupaient la scène érigée sur les quais de Liverpool. Avant d'embrayer avec le dernier morceau du spectacle, Mayall bat le rappel de la troupe et annonce au micro que certains de ses acolytes ayant parfois raté

le coche, ou plutôt la double croche, ils devront payer des amendes. Remarquez que c'est mieux que d'être assigné à résidence, mais bon...

Mais bon... Qui, au monde, peut se permettre d'imposer des amendes à Clapton, Taylor et compagnie pour avoir substitué le si bémol au sol dièse? Autrement dit, qui peut remonter les bretelles de grandes, de très grandes vedettes pour avoir remplacé la note de la séduction par celle de la déprime? On connaît la réponse.

On évoque cela parce que c'est du Mayall tout craché. C'est le Mayall qui bougonne pour des raisons qui réveillent toujours les rouspéteurs. Ceux-ci veulent toujours la perfection parce qu'ils croient qu'elle n'est pas de ce monde alors qu'elle est là plus souvent qu'on ne le croit. A preuve, lors du spectacle organisé pour souligner les 70 ans du vétéran, chaque musicien l'a eu, son moment de perfection. Le tout, un double compact, vient de

paraître sur étiquette Eagle Records sous le titre *70^e Birthday Concert*.

Passons au téléphone. Dans la vie de Mayall, l'objet inventé par Graham Bell occupe une place particulière. Une place qu'on ne retrouve nulle part ailleurs au sein de la galaxie musicale. Il y a bien *The Kinsey Report* qui a composé le blues du répondeur, mais rien de comparable, question gabarit, avec Mayall.

Les anciens se souviendront que lorsque Mayall décida de mettre le batteur Keef Hartley au chômage, il lui signala la chose par téléphone. Le message ayant été enregistré, le Hartley en question décida de l'utiliser comme introduction de son album. Lorsque le guitariste Mick Taylor se fit porter pâle un jour de 1993, il le fit par téléphone. Le message ayant lui aussi été enregistré,

VOIR PAGE E 2 : MAYALL

Culture

MAYALL

SUITE DE LA PAGE E 1

Mayall l'intercala entre deux chansons. Mieux, il en fit le thème d'un album: *Wake Up Call*.

Plus sérieusement, le téléphone occupe une place distincte parce que c'est toujours par son entremise qu'on a kidnappé les musiciens de Mayall. La légende veut que lorsque Clapton et Jack Bruce décidèrent de former Cream alors qu'ils étaient membres des Bluesbreakers, ils informèrent le patron par...

La légende veut également que lorsque Mick Jagger et Keith Richards complétèrent pour remplacer Brian Jones par Mick Taylor, le capitaine Fracasse du rock ordonna à sir Mick d'appeler Mayall. Il paraît que ce dernier était furieux. Furieux parce que l'usage de l'invention de Bell fut intense tout au cours de ces années-là. Ce qui nous mène à ceci: les groupes formés d'anciens élèves de Mayall.

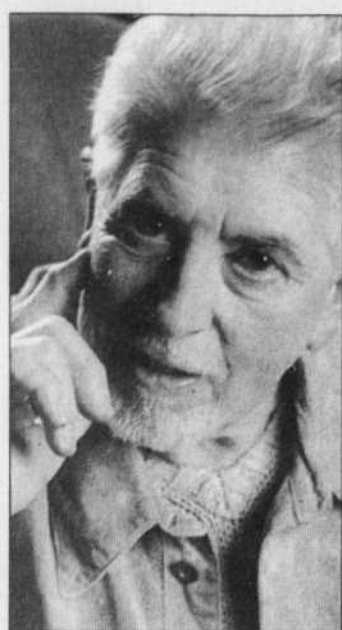
Clapton et Bruce ont fondé Cream. John McVie, Peter Green et Mick Fleetwood ont créé Fleetwood Mac. Taylor a rejoint les Stones. John Almond et Jon Mark, les héros du fantastique *Turning Point*, ont fondé Mark-Almond. Steve Thompson a fondé Stone The Crow. Andy Fraser a fondé Free. John Hiseman a fondé Colosseum. Hughie Flint a fondé The Bluesband. Aynsley Dunbar a été le batteur de Frank Zappa. Walter Trout, Coco Montoya, James Quillsmith et Harvey Man-

del volent de leurs propres ailes. Voilà, très résumé, l'impact Mayall sur le blues.

Côté jazz? On doit à Mayall d'avoir ravié les carrières du trompettiste Blue Mitchell, du saxophoniste Red Holloway et du bassiste Victor Gaskin. Avec eux, il a concocté l'accouplement du jazz avec le blues. Il a décliné sur tous les tons, les vifs, les grossiers, les denses, le conte intitulé *Jazz Me Blue*. C'était dans les années 70.

Après? C'est là que ça devient intéressant. Passionnant. Nombreux, très nombreux sont les amateurs de Mayall des années 60 ou 70 qui croient que le bonhomme n'a plus rien fait par la suite. Au contraire: il n'a jamais autant travaillé, et bien travaillé. Tellement que le Mayall d'aujourd'hui est aussi captivant que celui d'hier.

Son groupe est plus dynamique que jamais. Sa rythmique est aussi bien huilée qu'une plomberie allemande. Et ce, grâce au batteur Joe Yuele qui, soit dit en passant, détient le record de longévité des Bluesbreakers. Ça fait 18 ans qu'il ponctue les ritournelles du vieux avec une précision démoniaque. Dix-huit ans qu'il impose des rythmes en deux secondes à peine. Et à la basse, Mayall a un ingénieur de formation, donc un type qui sait compter les changements rythmiques: Hank Van Sickle. Aux claviers, il a l'ancien producteur d'Al Jarreau, Tom Canning, qui n'a commis qu'une erreur: accompagner Johnny, le Hallyday. Pour ce qui est de la guitare, la



John Mayall

tradition de fluidité et de clarté établie il y a 40 ans de cela par Clapton a été méticuleusement respectée. Buddy Whittington, c'est son nom, est d'autant plus incisif qu'il pose ici et là, et pas n'importe où, des points-virgules. Il ne formule jamais de points de suspension. En clair, il n'abandonne jamais en cours de route.

C'est donc avec eux, augmentés de Mick Taylor et Eric Clapton aux guitares, sans oublier le patriarcal de British blues, le tromboniste Chris Barber, ainsi que le

trompettiste Henry Lowther, que Mayall a soufflé ses 70 bougies. Le programme? Il y a ses classiques des années 60, comme *Pretty Woman*, *California*, *Walking On The Sunset*, *All Your Love*, et ses nouveautés, comme *Somebody's Acting Like A Child*, *Blues For The Lost Days* et l'admirable *Dirty Water*, découvert sur son dernier album studio, *Stories*.

D'un bout à l'autre de ce double compact, la machine Bluesbreakers ronronne avec une régularité à faire envie à tous les chats de la planète. Elle ronronne parce que Mayall connaît ces années-ci les meilleurs moments de sa vie. Certains l'ont noté. On pense aux cinéastes Wim Wenders et Mike Figgis. A plus d'une reprise, dans les entrevues que Wenders a accordées au cours du dernier mois pour souligner la sortie sur grand écran de son film sur le blues, film produit par Scorsese, ce réalisateur a confié que la composition *The Death Of J. B. Lenoir* de Mayall l'avait profondément inspiré.

Quand à Figgis, l'auteur de *Leaving Las Vegas*, il suffit d'écouter le documentaire qu'il a signé pour la série conçue par Scorsese pour se rendre compte à quel point, dans le monde du blues, Mayall est désormais aussi incontournable que John Lee Hooker, Willie Dixon ou Muddy Waters.

De tous les temps de la longue carrière de Mayall, le temps présent se distingue ainsi: le vieux n'a jamais été aussi serein, aussi heureux. Et cela s'entend clairement.

THÉÂTRE

Ferron, côté sombre

UN CARRÉ DE CIEL

Texte de Michèle Magny.
Mise en scène: Martine Beaulne assistée d'Allain Roy.
Scénographie: Richard Lacroix.
Costumes: Mérédith Caron.
Éclairages: André Rioux.
Musique originale: Silvy Grenier.
Chorégraphies: Jocelyne Montpetit. Avec Marie-Eve Bertrand, Chritiane Proulx et Anne-Marie Provencher (les recluses); Jean-François Casabonne (Maski), Muriel Dutil (la nurse), Jean Marchand (Docteur) et Catherine Sénart (la mère). Une production du Théâtre d'aujourd'hui présentée du 13 janvier au 7 février 2004.



YVES RENAUD
Jean Marchand incarne Docteur et Catherine Sénart, la mère, dans *Un carré de ciel*.

SOLANGE LÉVESQUE

Au printemps 2000, Christian Vézina avait présenté sept contes de Jacques Ferron dans le cadre d'un spectacle solo intitulé *Une veillée chez le maréchal Ferron*, qui faisait ressortir surtout la truculence et l'ironie colorée qui caractérisent cette part de son œuvre. C'est une tout autre gamme de couleurs, plus sombres, de la personnalité plurielle de l'auteur que Michèle Magny a choisi de révéler en créant un carrefour de rencontres qui font dialoguer «Docteur», le «médecin qui écrit» et «l'écrivain qui soigne» avec son double qu'il nomme Maski, et avec des figures féminines: une nurse nommée Régine, trois patientes psychiatriques du pavillon Gamelin (à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu) et le personnage de sa mère morte de tuberculose à 32 ans. Jacques Ferron l'a d'ailleurs appelée sa «mère cadotte», à partir du moment où il a eu lui-même 32 ans. Belle et brillante, elle aimait la musique et la littérature. Elle avait appelé son fils Jean-Jacques à cause de Rousseau. Au terme de la pièce, lors d'une ultime rencontre avec elle, Docteur réclamera qu'elle lui rende son double prénom (le motif du double, encore), avant d'accomplir cette ultime réconciliation en lui donnant enfin ce baiser qu'il n'avait pas pu lui donner quand elle est morte.

Les mouvements chorégraphiés par Jocelyne Montpetit de même que le décor et la musique rendent les rencontres de Docteur plus bouleversantes encore, en les entraînant dans un cirque fantasmagique où elles peuvent prendre toute leur ampleur, c'est-à-dire dans la psyché même du personnage. Et c'est là même que Michèle Magny a choisi de donner forme à cette avancée chez un Ferron intime, en amalgamant très finement des extraits de textes de l'écrivain (dont un inédit: *Le Pas de Gamelin*) et des dialogues qu'elle a écrits à partir de faits réels de la vie du médecin-écrivain pour en faire une fiction qui relève bien davantage de l'ionisme que de la logique diurne. L'action, qui se boucle d'ailleurs en une nuit, se déroule en un lieu où dehors et de-

poétique fatal qui donnera naissance à son chef-d'œuvre: *Ariel*. Valérie Rouzeau a traduit le recueil et publié plusieurs des poèmes qu'il renferme dans sa récente *Sylvia Plath* (Jean Michel Place), précieuse anthologie précédée d'un bel essai.

Ariel est d'une véhémence et d'une densité sans pareilles. Ulcérée par l'inégalité sexuelle de l'homme et de la femme qui permet à Hughes de la tromper sans vergogne, Sylvia, déjà mère de deux enfants, s'en prend à Otto, le mâle par excellence, le Poséidon paternel qu'elle voit surgir de l'océan à la mort. Dans *Papa*, le plus poignant des poèmes du recueil, elle s'écrie dans son délire d'amour et de haine: «Papa, il a fallu que je te tue... Je prenais tous les Allemands pour toi... Toutes les femmes adorent un fasciste... Papa, papa, fumier...» Son père a été élevé dans le luthéranisme et sa mère, native d'Autriche, dans le catholicisme, mais elle se croit un peu juive et va jusqu'à s'assimiler aux victimes de l'Holocauste.

Pour assumer jusqu'au bout l'exubérance de son Amérique natale, Sylvia Plath, la blonde bronzée et candide du Massachusetts, devient, en pénétrant au cœur de l'Europe tragique, le «bel enfant d'or que le monde tue et mange». Aussi, le 11 février 1963, à l'âge de trente ans, se donne-t-elle la mort, sous son toit londonien, en mettant la tête dans le four de sa cuisinière, transformé pour la circonstance en chambre à gaz.

PLATH

SUITE DE LA PAGE E 1

Ses *Journaux* (Gallimard) nous révèlent toute l'intensité de cette brûlure. «Je ne puis satisfaire mes envies de promiscuité sexuelle, écrit Sylvia Plath dès 1951, et conserver le soutien et le respect de la société (mon démon bien-aimé) — et ce parce que je suis une femme.» Elle envie la liberté masculine et n'éprouve aucun scrupule à professer l'amoralisme dans la vie érotique. Sous «un ciel en cul de porc», il y a longtemps qu'elle est devenue incroyante. «Je ne parlerai plus jamais à Dieu», s'était-elle

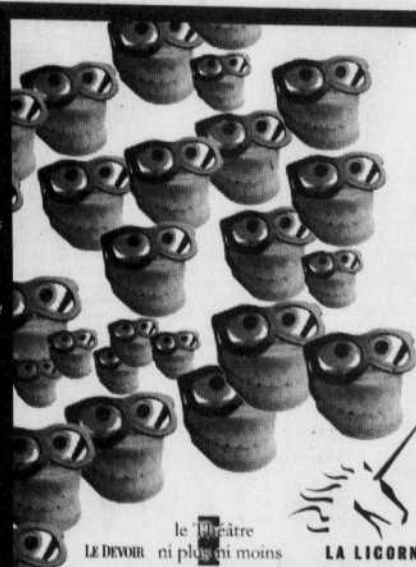
dit, enfant, en apprenant la mort prématurée de son père.

Pour Sylvia, l'acte sexuel sera toujours hanté par la mort d'Otto. Malgré les «délices» de l'«embrassement bestial», les amants s'affrontent, selon elle, dans un combat terrible. «Est-ce pour tuer?», se demande-t-elle en croyant que la sexualité fait de l'humanité entière une victime ou, comme elle l'écrira plus tard, de chaque visage aimé une «tête morte» dont les larmes gelées forment une «visière de glace». Tourmentée par la pire des angoisses, elle tente, dès l'âge de vingt ans, de mettre fin à ses jours.

Le cauchemar se poursuit. En Angleterre, lorsqu'elle rencontre pour la première fois Ted Hughes, Sylvia Plath répond au baiser de son futur mari en lui infligeant, dans un coup de foudre, une morsure sanglante à la joue. Après l'avoir épousé, elle affirme trouver auprès de lui «un réconfort animal», mais ne perd pas de vue la nature tragique de la sexualité. «Un jour ma mort viendra, elle me viendra de lui», prophétise-t-elle à propos de Hughes dans un poème.

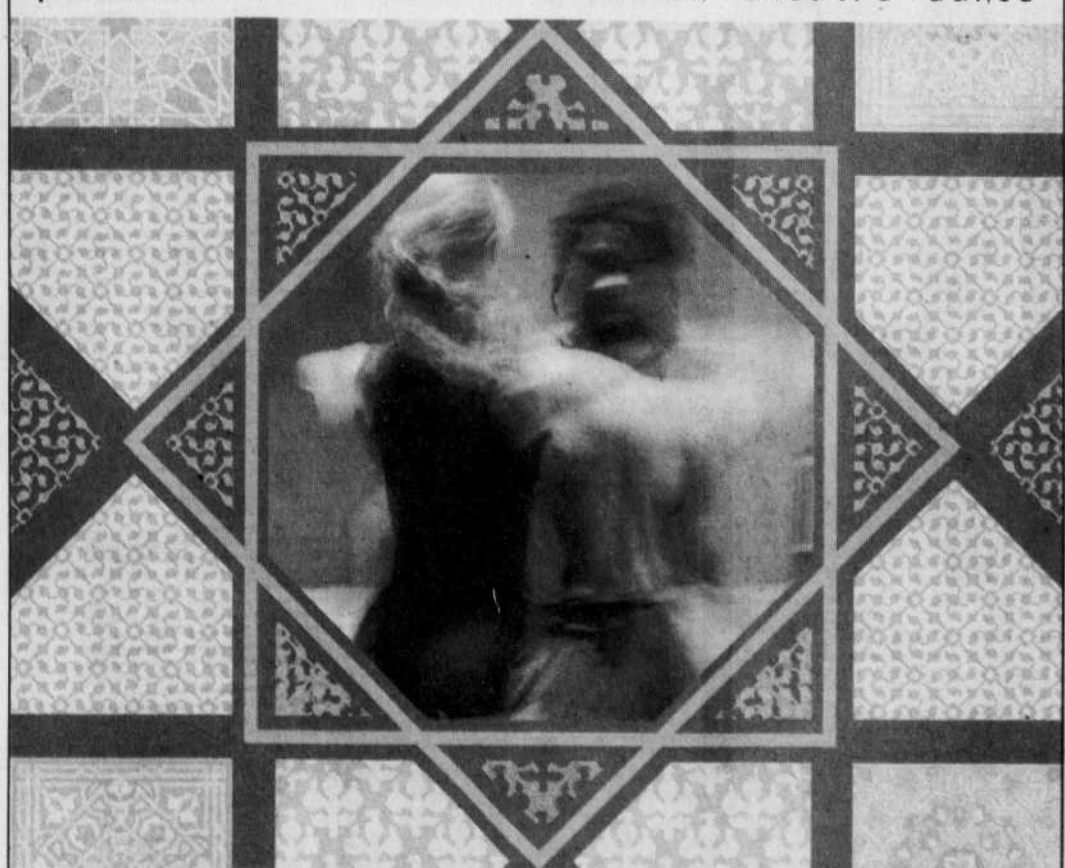
L'infidélité conjugale de son mari provoque chez Sylvia Plath, qui vit avec lui en Angleterre, le délire

Bien écrit, bien joué, intelligent et drôle. Je me suis beaucoup amusée... 8 courtes pièces, rien n'aurait pu être d'autres. RADIO-CANADA
Montreal Express
Frédéric Blanchette aime tenir le spectateur en haleine, lui servir des rebondissements aussi nombreux qu'attendus...
«... Une seule bouillotte de jeunes acteurs!... Nous joue la comédie avec le plus grand sérieux.»
LA PRESSE
«... Ces six jeunes comédiens sont animés par le plaisir de jouer. Ils donnent un excellent exemple de ce que le théâtre peut faire, sans autre moyen que la passion de cet art.»
VOIR
«... Un équilibre parfait entre absurde et réalisme, ce qui crée un étonnement sans cesse renouvelé chez le spectateur. L'analyse, l'intelligence et plaisir nous offrent l'écriture de ces textes.»
LE DEVOIR



LE THÉÂTRE NI PLUS NI MOINS présente
Pour faire une histoire courte...
textes et mise en scène
FRÉDÉRIC BLANCHETTE
avec ROSE-MAITÉ ERKOREKA - STEVE LAPLANTE
SÉBASTIEN RAJOTTE - DAVID SAVARD
et CATHERINE-ANNE TOUPIN
en codiffusion avec Le Théâtre de La Manufacture
du 13 janvier au 07 février '04
4559, PAPINEAU-MONTREAL-QC RÉSEAU ADMISSION
www.theatrelalcorne.com 514.790.1245 ou
LA LICORNE 514.523.2246 1.800.361.4595

PIGEONS INTERNATIONAL présente une nouvelle création théâtre danse



Conception+mise en scène+chorégraphies. PauladeVasconcelos/Lumières.MicheleBeaulieu/Musiquesoriginales.SamShalabi,MitchellAkiyama/AssistantsDécorCostumes.StéphaneLongpré+AnneMarieVeevaete/Interprétation.MileneAzze+MonicaGan+EmmanuelleJouthe+MathildeMonnard+IgorOvadis+MarcelPomerle+AnitaSharma+PaulAntoineTaillefer+ÉliseVanderborght+CamilledeVasconcelosTaillefer/Musiciens.GuillaumeÉzlin+GenevièveHeistek+SamShalabi

BABYLONE
DU 30 JANVIER AU 14 FÉVRIER 2004, 20H USINE © 521-4493, ADMISSION 790-1245

Si j'entendais penser mon voisin d'autobus... Aphrodite en 04

CONCEPTION
Evelyne de la Chenelière
Jean-Pierre Ronfard

TEXTE
Evelyne de la Chenelière

MISE EN SCÈNE
Jacques L'Heureux

DISTRIBUTION
Delphine Arnaud
Marcelo Arroyo
Emilie Bibeau
Jocelyn Caron
Francis Ducharme
Marie-Christine Lavallée
Patricia Ubeda
Erwin Weche

ASSISTANCE RÉGIE ET LUMIÈRES
Guillaume Cyr

UNE PRODUCTION DU Nouveau Théâtre Experimental

DU 6 AU 31 JANVIER À 20H30
À ESPACE LIBRE
1945 RUE FULLUM (MÉTRO FRONTENAC)
RÉSERVATIONS (514) 521-4191

ESPACE LIBRE

Un spectacle qui se transforme au fil des soirs. Venez le voir! Prix réduit de fois en fois.

RESTAURANT L'Américain LE DEVOIR

www.nte.qc.ca

Culture

THÉÂTRE



SOURCE LA BORDÉE

Le théâtre de Jarry tombe dans les cordes de Frédéric Dubois, qui a conquis le public avec une approche très burlesque et ludique de la mise en scène.

Joli portrait de famille !

Peu de metteurs en scène peuvent se vanter d'avoir autant de travail que Frédéric Dubois par les temps qui courent. Ce n'est pas pour rien que le quotidien *Le Soleil* l'a mis à la une d'un récent cahier spécial sur la relève à Québec... tous secteurs confondus. Alors que le jeune homme de 26 ans s'apprête à présenter son *Ubu Roi* à la Bordée, nous avons voulu le rencontrer pour savoir ce qu'il pensait de Jarry, de son travail à lui et de tout le bien qu'on en dit.

ISABELLE PORTER

Frédéric Dubois ne respire certes pas le calme, mais la pression ne semble pas l'empêcher de dormir non plus. Nous sommes à deux heures d'une des dernières répétitions d'*Ubu Roi* d'Alfred Jarry, qui débute le 27 janvier. Jarry avait écrit la pièce en 1896 pour se payer la tête d'un professeur. L'histoire raconte l'épopée d'un con, le père Ubu, qui décide de renverser le roi. Une fois au pouvoir, il tue les nobles, ruine les démons et crée une société justifiant ses pires caprices, avant de se faire à son tour chasser.

À propos d'Ubu

Dubois nous parle d'abord de l'actualité de la pièce: «*Le soir du lancement de la programmation l'an dernier, Bush déclarait la guerre. On ne pouvait pas être plus dans le vif du sujet. Le texte, qui n'était pas prioritaire, l'est devenu, par la force des choses, en raison de l'environnement politique.*»

Pas question toutefois d'intégrer trop d'allusions à George W. et consorts dans la mise en scène. La pièce de Jarry se suffit à elle-même, nous explique le metteur en scène. «*Il y a une scène où*

le père Ubu vient frapper à la porte des paysans pour collecter les impôts. Ils lui disent qu'ils les ont déjà payés; alors, il leur répond que c'est pas grave parce qu'il a changé la politique. On aurait beau appuyer le propos puis donner au personnage une perruque à frisettes comme Jean Charest, ça ne changerait rien. On a compris.»

N'empêche que, le moins qu'on puisse dire, c'est que le théâtre de Jarry tombe dans les cordes de Frédéric Dubois, qui a conquis le public avec une approche très burlesque et ludique de la mise en scène. Privilégiant des décors et des environnements sonores très colorés, le jeune metteur en scène monte ses pièces comme des chorégraphes savamment orchestrées. Ce sera le cas de nouveau pour *Ubu Roi*, nous annonce-t-il.

De bonne humeur, notre homme prend le temps de bien répondre aux questions, mais il décroche de temps en temps pour saluer les employés du théâtre qui passent dans le coin. Frédéric Dubois est connu comme un gars de gang. Pour *Ubu Roi*, il a de nouveau fait appel à des compagnons qui le suivent depuis ses débuts, dont Yasmina Giguère à la scénographie et Pascal Robitaille à l'environnement sonore.

On retrouve également dans la distribution Sylvio Manuel Arriola, le tonnon de *Zazie dans le métro*, la pièce qui avait consacré, il y a deux ans, le jeune metteur en scène et sa troupe, le Théâtre des Fonds de tiroirs (TFT). Enfin, le père Ubu sera interprété par la figure très paternelle de Jack Robitaille, le directeur de la Bordée. Nous aurons donc droit à un joli portrait de famille.

Dubois sur Dubois

On s'en doutait, Dubois a un paquet de projets pour les mois à venir, mais peut-être pas ceux auxquels on aurait pu s'attendre. À part une nouvelle mise en scène à la Bordée l'an prochain et un projet en théâtre pour enfants, il planifie surtout un retour au jeu et un certain ressourcement. La consécration pourrait partir aussi vite qu'elle est venue et il le sait bien. Non pas prétentieux mais lucide, il nous lancera en fin d'entrevue: «*Il y a une liberté que je n'ai pas envie de perdre. Il faut que je fasse attention. À 26 ans, j'ai fait une mise en scène au Trident, deux à la Bordée. À 35 ans, qu'est-ce que je vais faire?*» D'où l'idée d'aller éventuellement se mettre à l'épreuve ailleurs, à Montréal ou peut-être en Europe. Quant à sa troupe Les Fonds de tiroirs, qui doit présenter «un gros projet» cet été, elle prévoit également prendre le temps de s'interroger sur sa vocation et probablement se lancer dans l'écriture... La troupe reprendra par ailleurs *Téléroman* de Larry Tremblay dans la métropole et *Zazie dans le métro* devrait conclure sa tournée du Québec au cours des prochains mois. On attend donc la suite...

Voyeurs un jour...

ORESTE THE REALITY SHOW

D'Euripide. Traduction: Luce Pelletier. Adaptation et mise en scène: Serge Denoncourt. Scénographie et accessoires: Louise Campeau. Costumes: François Barbeau. Musique: Stéphane Richard. Éclairages: Martin Labrecque. Vidéo: Cybèle et Cyborg. Maquillages: Julie Casseau. Avec Guillaume Champoux, Louise Cardinal, Anne Dorval, Michel Poirier, Antoine Durand, Albert Millaire, Olivier Morin et Isabelle Miquelon. Présenté par le Théâtre de l'Opsis à l'Espace Go jusqu'au 7 février.

SOPHIE POULIOT

«*La foule est une chose redoutable lorsque ses chefs sont pervers*», d'écrire Euripide. Et George W. Bush, à l'époque, n'avait pas encore lancé, telle une Jeanne d'Arc superpuissante, ses appels à Dieu pour exhorter le monde à vaincre les envoyés de Satan. Pas plus que n'avaient sévi les producteurs mégalomanes qui sacrifient volontiers la responsabilité qu'ils ont en ce qui concerne la qualité et le contenu des productions télévisuelles pour miser plutôt sur le plus petit dénominateur commun afin de s'emplier les poches au prix de l'intelligence et de la dignité collectives. À croire qu'Euripide savait que les bulletins de nouvelles démagogiques attireraient en masse l'auditoire 2000 ans plus tard.

C'est que, selon le metteur en scène Serge Denoncourt et le Théâtre de l'Opsis, l'humain étant ce qu'il est et ce qu'il a toujours été, la tragédie grecque, que plusieurs considèrent aujourd'hui comme un produit culturel réservé à une élite intellectuelle, aurait, dans l'Antiquité, comblé le côté voyeur du public aujourd'hui rassasié par les *reality shows* et les journaux jaunes. Oreste ne serait-il, au fond, qu'un «gars» qui a tué sa mère?

Poussant la réflexion plus loin, Denoncourt a imaginé une émission de télé-réalité par laquelle le public pourrait décider du sort de quelque quidam d'une façon qui n'a pas encore été exploitée par les spécialistes du «faisage» d'argent: le public votera (1 \$ l'appel) afin de décider si Oreste subira ou non la peine de mort. Proposition farfelue que tout cela? Les inquisiteurs

brûlaient bien les suspects cueilleuses d'herbes sur la place publique, au gré des acclamations du bon peuple. Les empereurs romains levaient ou abaissaient bien le pouce pour sauver ou faire exécuter les gladiateurs selon ce que leur dictait la foule en délire. Et nous, nous avons bien puni Melanie pour son crime d'hypocrisie commis à l'endroit des autres loffeurs.

Peut-on ne pas approuver ce spectacle? Sa pertinence ne fait aucun doute. Le résultat, maintenant, est-il à la hauteur du concept? Il suffit de voir les mimiques de compassion factice de l'animatrice interprétée par Anne Dorval (absolument parfaite dans ce rôle), la suffisance expédivite du magnat Tyndare campé avec brio par Albert Millaire et l'inférial chaos qui finit par envahir le plateau pour être convaincu qu'il l'est. Bien sûr, avec toutes les distractions que recèle ce plateau (communications non verbales entre l'animatrice et le réalisateur, simagrées de l'animateur de foule, projections vidéo, etc.), le texte grec traduit par Luce Pelletier, bien que repris presque intégralement par Denoncourt, est moins à l'avant-plan, mais cela fait partie de la critique. S'il faut apporter un bémol, que celui-ci touche les baisers aussi incestueux qu'insistants échangés par Electre et son frère, puisqu'il est permis de se questionner sur le bénéfice qu'en tire réellement la production. Autre point d'interrogation: pourquoi Electre porte-t-elle le hijab? Est-ce pour évoquer qu'une dévotion telle que la sienne envers un homme de la famille, un frère, rappelle celle inculquée dès le plus jeune âge aux jeunes musulmanes?

Quoi qu'il en soit, qu'il s'agisse du décor, du jeu des acteurs, des modifications apportées au texte ou de la mise en scène en général, *Oreste The Reality Show* ne fait pas dans la caricature. En effet, comment caricaturer de façon viable une réalité déjà si outrancière en soi? Certes, la production a quelque chose de la bouffonnerie, mais c'est une bouffonnerie à laquelle on assiste sans broncher jour après jour. Qui plus est, derrière l'insouciance de ces clownesques émissions, se meuvent des existences, des êtres humains qui ne seront plus jamais les mêmes après leur passage au petit écran, bestiole beaucoup moins inoffensive qu'elle n'en a l'air. C'est tout cela que l'on retrouve dans le spectacle de l'Opsis. Sauf qu'il ne sera pas vu, lui, par des millions de spectateurs.

Les Femmes S@V@NTES

de Molière

Mise en scène: Martin Faucher

«La poule ne doit pas chanter devant le coq...»

Avec Denis Roy, Monique Spaziani, Caroline Bouchard, Marie-Eve Pelletier, Louise Turcat, Jean Turcotte, Joachim Tangay, Philippe Cousineau, Sébastien Dodge, Mirabelle Waggar, Benoît McGinnis

Concepteurs: Marie-Hélène Dufort, Jean Bard, Denis Lavoie, André Rioux, Jonas Bouchard, Jacques-Léo Pelletier, Pierre Lafontaine, Larsen Lupin, Catherine Gadozeau

Du 23 janvier au 14 février

Judis et vendredis, 20 h; samedis, 18 h (Matinées et soirées scolaires en semaine, 10 h 30, 12 h 30 et 18 h)

Billetterie (514) 253-8974

Admission 700-1245 1 800 361-4886 admission.com

4353, rue Sainte-Catherine Est. Métro Papineau ou Vau, autobus 34. Métro Pie IX, autobus 130 Sud

Le Théâtre de l'Opsis présente

Oreste The Reality Show

D'après le texte de Euripide Texte français de Luce Pelletier

Concept et mise en scène de Serge Denoncourt

Avec Louise Cardinal, Guillaume Champoux, Anne Dorval, Antoine Durand, Albert Millaire, Isabelle Miquelon, Olivier Morin et Michel Poirier

Au assistance à la mise en scène et régie Geneviève Lagacé. Costumes François Barbeau

Decor et accessoires: Louise Campeau, Musique originale Stéphane Richard, Éclairages Martin Labrecque, Vidéo Cybèle et Cyborg

Du 13 janvier au 7 février 2004

Du mardi au samedi 20 h

Théâtre ESPACE GO

4890, boul. Saint-Laurent (à l'angle du boul. Saint-Joseph et Laurier)

Réservations: 514 845-4890 ou www.espacego.com

Forfait Oreste à la carte 3 spectacles pour 45 \$ 514-522-9393

La représentation du 28 janvier sera précédée d'une conférence avec M. Jean-Pierre Desautniers, professeur au département des communications de l'UQAM. Des 18 h 30, nous discuterons des enjeux de la télé-réalité. Coût: 10 \$. Renseignements et réservations: (514) 522-9393.

DU 20 JANVIER AU 14 FÉVRIER 2004

DE EDWARD ALBEE

LA CHÈVRE OU QUI EST SYLVIA?

TRADUCTION MICHEL TREMBLAY MISE EN SCÈNE DANIEL ROUSSEL

AVEC GUY NADON, LINDA SORGINI, RAYMOND LEGAULT ET FRÉDÉRIC BÉLANGER

CONCEPTEURS DAVID GAUCHER, FRANÇOIS BARBEAU, CLAUDE ACCOLAS

Pour la St-Valentin... Offrez-lui une soirée insolite!

2 SOUPERS-THÉÂTRE 100 \$

Forfait 3 SPECTACLES 86 \$

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT (514) 844-1793 www.rideauvert.qc.ca

Culture

THÉÂTRE

L'état du monde

Paula de Vasconcelos et Paul-Antoine Taillefer dirigent Pigeons international depuis qu'ils ont fondé cette compagnie en 1987. Après avoir monté de grands auteurs, la compagnie s'est peu à peu spécialisée dans la conception d'un type de spectacle très libre, où la danse et le théâtre s'amalgament. Paula de Vasconcelos explique comment *Babylone*, la nouvelle création de Pigeons qu'elle a conçue, mise en scène et chorégraphiée, se veut une métaphore de l'état du monde actuel.

SOLANGE LÉVESQUE

Les spectateurs aiment bien les étiquettes précises; ils aiment savoir si ce qu'ils vont voir est du théâtre ou de la danse, par exemple. Pour Paula de Vasconcelos, la conception, la mise en scène et la chorégraphie sont une seule et même chose, et non pas des disciplines séparées. «Ce triple travail se réalise à la fois en continuité et en rupture. Ce qui importe, c'est de trouver un équilibre entre le corps et la parole, entre la danse et le théâtre», explique-t-elle. *Pigeons international revendique une liberté artistique totale*, et *Babylone casse le moule davantage encore que ne le faisaient nos précédents spectacles.*

Selon elle, le spectacle présente un peu le caractère d'une création collective, par son mode d'élaboration. «Mes chorégraphes sont calqués sur les interprètes, elles sont conçues selon leur personnalité et je tiens compte de ce qu'ils expriment en répétition.» Un spectacle est réussi, estime Paula de Vasconcelos, si son ensemble offre plus que la somme de ses parties et si le résultat se révèle plus complexe que tout

ce qui le produit. «Au-delà des étiquettes, les membres de notre compagnie et moi cherchons à arriver à une œuvre d'art vivante, temporelle.»

Un mythe actuel

La création de Pigeons international, *Babylone*, parle de l'état du monde. «Notre planète est une sorte de nouvelle Babylone, un jardin fragile suspendu dans le cosmos. Je lance sur scène divers personnages qui gravitent autour de ce thème. Le spectateur n'est pas nécessairement conscient de tout cela mais, au fur et à mesure que le spectacle avance, cela devient évident qu'il existe des liens entre les personnages et les histoires, même si chaque personnage possède son histoire individuelle.» Ces divers personnages vont converger vers un endroit qui représente le monde, de façon métaphorique. Le personnage d'un jardinier, par exemple, a presque une fonction divine. «Il vient bâtir la scénographie en sept étapes qui rappellent les sept jours qu'a duré la création du monde, selon la Bible. Il n'est pas toujours d'un rapport agréable, mais c'est un sage.»

Babylone renvoie donc à une sorte de Genèse du monde; on y trouvera d'ailleurs un couple s'engageant dans un pas de deux passionné qui rappelle la rencontre du premier homme et de la première femme, raconte Paula de Vasconcelos. Par la suite, plusieurs types de relations vont se nouer entre les hommes et les femmes. «Certains portent un drame en eux. Il y a des personnages de tous les âges, parmi lesquels une jeune fille de onze ans jouée par Camille, notre fille à Paul-Antoine Taillefer et à moi, qui apparaît sur scène pour la première fois.»

Sur un plan plus personnel, Paula de Vasconcelos confie travailler très fort pour conserver un optimisme face à l'avenir de la planète Terre, préoccupation qui est à l'origine de *Babylone*. «Mais je ne puis cacher que je suis effrayée ces temps-ci, re-



Paula de Vasconcelos

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

connait-elle. Je souhaiterais que les êtres humains s'unissent pour agir avant qu'il ne soit trop tard. Cela va à l'encontre de l'esprit oriental qui tend plutôt à dire: «voilà ce qui est» et «aime ce qui est là», mais c'est dur de renoncer au combat; la dualité de la vie est profondément inscrite en nous. L'être hu-

main est imparfait et il ne va pas changer si facilement. Plus les outils sont puissants, plus les erreurs risquent d'être graves.»

La richesse de la diversité

Les personnages de *Babylone*, comme les acteurs qui les interprètent, viennent des quatre coins du monde. Cette équipe regroupant des artistes de diverses origines entraîne une profusion d'idées très différentes qui stimulent la création, selon la conceptrice; par ailleurs, observe-t-elle, des similitudes apparaissent, qui unissent tous les participants. «Une des danseuses, par exemple, est une ex-ballerine classique; une autre est maître de kung-fu. Cette diversité multiplie les possibilités de couleurs, en création. Avec ce principe de travail, je peux risquer d'aller là où je ne serais jamais allée, seule.»

Un autre aspect novateur de *Babylone*, c'est que les interprètes travailleront cette fois-ci en compagnie de trois musiciens sur scène, en plus de suivre une trame sonore contemporaine composée par Mitchell Akiyama. «Cette collaboration suppose un énorme travail de complicité, qui marie les inspirations orientales et occidentales, sans essayer de «faire comme» ou d'être à la mode.»

Avec ce spectacle, Paula de Vasconcelos et sa compagnie souhaitent poser les bases d'un triptyque de réflexion qui va durer quelques années, portant sur le monde et son avenir. «Un espoir réside du côté des enfants qui deviennent sensibles à la protection de l'environnement dans la mesure où on leur transmet cette valeur.»

Babylone, conçu, mis en scène et chorégraphié par Paula de Vasconcelos et interprété par 10 acteurs-danseurs accompagnés de trois musiciens, prend l'affiche du 30 janvier au 14 février à l'Usine C à 20h. Information et réservations: (514) 521-4493 ou (514) 790-1245.

Le Grand Rendez-vous

Quatre jours de musique et de théâtre pour célébrer le 60^e anniversaire du Conservatoire de musique et d'art dramatique du Québec!

LA NUIT DE LA POÉSIE • Le vendredi 30 janvier [22 h]
Piano Noble de la Place des Arts
Un événement entre le récital et le happening! Avec les élèves du Conservatoire d'art dramatique de Montréal et celui de Québec

GESTION DE LA RESSOURCE HUMAINE
Du vendredi 23 janvier au samedi 7 février [20 h]
(relâche les dimanches)
Cinquième salle de la Place des Arts
Texte de François Létourneau • Mise en scène de Frédéric Blanchette
Création par les finissants du Conservatoire d'art dramatique de Montréal

Une réunion exceptionnelle!

ORCHESTRE RÉSEAU • Le dimanche 1^{er} février [14 h 30]
Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts
Plus de 100 musiciens provenant de tout le réseau du Conservatoire!
Direction: Raffi Armenian
Programme: R. Wagner *Lohengrin*, Préludes des 1^{er} et 3^e actes
G. Tremblay *Katadrome (Contrecl)*
J. Sibelius *Première Symphonie en mi mineur*

CONCERT DE MUSIQUE DE CHAMBRE • Le lundi 2 février [20 h]
Salle Pierre-Mercure du Centre Pierre-Péladeau
Concert réunissant des professeurs du Conservatoire de musique de Montréal: Jocelyne Bastien, Lise Beauchamp, Hugo Bégin, Michel Bettaz, Suzanne Blondin, Yannick Chênevert, Guy Fouquet, Manon Lafrance, Jacques Lavalée, Helmut Lipsky, John Milner, Jean-François Normand, Anne Robert, et les comédiens Suzanne Lantagne, Jean Marchand et Albert Millaire.
Programme: W. A. Mozart *Quintette pour piano et vent*
J. Brahms *K. 452 en mi bémol majeur*
Quintette pour clarinette op. 115 en si mineur
I. Stravinski *Histoire du Soldat*

ENTRÉE GRATUITE
Pour les événements à la Place des Arts, laissez-passer requis disponibles au Conservatoire (514) 873-4031, poste 221 et à la billetterie de la Place des Arts (514) 842-2112
Les concerts seront diffusés sur les ondes de la Chaîne culturelle de Radio-Canada
www.mcc.gouv.qc.ca/conservatoire

Conservatoire de musique et d'art dramatique Québec

UN CARRÉ de ciel

de Michèle Magny
mise en scène de Martine Beaulne
Assistée de Allain Roy

Du 13 janvier au 7 février 2004

avec Marie-Ève Bertrand | Jean-François Casabonne | Muriel Dutil | Jean Marchand | Christiane Proulx | Anne-Marie Provencher | Catherine Senart

Les concepteurs Richard Lacroix | Mérédith Caron | André Rioux | Silvy Grenier | Jocelyne Montpetit

Fabuleux hommage à Jacques Ferron. (La scène avec la mer) une des plus belles scènes que j'ai vues au théâtre. AIX ARTS ETC. SRC

Distribution fabuleuse. De très beaux moments qui demeurent en tête. envoi dante et intime [...] limpide comme le génie et insaisissable comme un songe. LA PRESSE

Pièce à découvrir si on veut s'intéresser à Ferron, le revoir autrement. C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN. SRC

grandes performances d'acteurs [...] textes poétiques de haute voltige. JOURNAL DE MONTRÉAL

Une création du Théâtre d'Aujourd'hui le théâtre de la création québécoise

3906, rue Saint-Denis Montréal (514) 282-3900 www.theatreaujourd'hui.qc.ca

Direction René Richard Cyr, Jacques Vézina

EN COLLABORATION AVEC Hydro Québec

4'SOUS
théâtre de QUAT'SOUS

la cloche de verre
de SYLVIA PLATH

SIBYLLINES

Avec CÉLINE BONNIER Mise en scène de BRIGITTE HAENTJENS Dramaturgie STÉPHANE LÉPINE Assistance à la mise en scène et régie COLETTE DROUIN Décor et accessoires ANICK LA BISSONNIÈRE Costumes JULIE CHARLARD Éclairages CLAUDE COURNOYER Vidéo FRANCIS LAPORTE Composition musicale ROBERT NORMANDEAU Maquillage et coiffure ANGELO BARSETTI

Du 26 janvier au 6 mars 2004 Réservations 845.7277

LE DEVOIR

DE VISU

Variations sur un même thème

Un audacieux projet invite la photographie à mettre en scène sa propre disparition

LA DISPARITION

Projets photo de 16 artistes québécois, belges et polonais. Coproduit par Vu, le Centre Les Chiroux de Liège, le Centre d'art contemporain Zamek Ujazdowski de Varsovie et six diffuseurs de Québec.

Jusqu'au 15 février au Centre Vu, à l'Œil de Poisson, à Engramme, à la Bande Vidéo, à Rouje et à la Galerie des arts visuels de l'Université Laval. Renseignements: (418) 640-2585.

ISABELLE PORTER

Dans le cadre d'un événement en cours à Québec, le Centre Vu et deux partenaires européens ont invité 16 artistes québécois,

belges et polonais à présenter des projets photo sur le thème de la disparition. En a résulté une réflexion sombre mais éclairante sur la courte durée de la vie: celle de l'être humain et celle de la photographie.

C'est donc à une fascinante mise en abîme que nous convient Vu, le Centre Les Chiroux de Liège, le Centre d'art contemporain Zamek Ujazdowski de Varsovie et pas moins de six diffuseurs de Québec. Le projet était audacieux puisqu'on a notamment invité la photo à mettre en scène sa propre disparition: sa disparition comme outil de transmission au profit du numérique et comme patrimoine.

Pellegrinuzzi, Altman et Cadieux

Comme le notent les commis-

saires de l'exposition dans le beau petit ouvrage gris qui accompagne celle-ci, «traiter de la disparition dans la photographie relève autant du truisme que du paradoxe» car «toute photographie est toujours au passé».

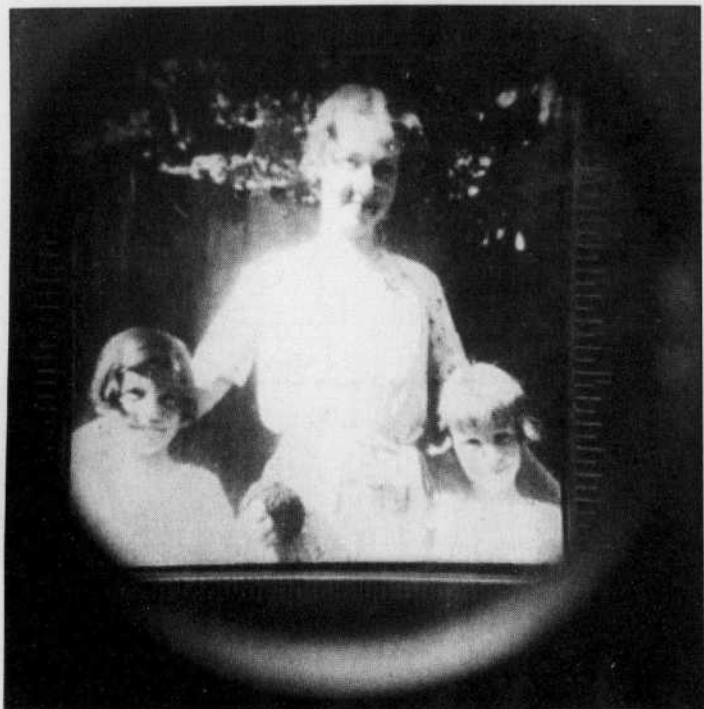
Dans pareil contexte, les 16 photographes appelés à «développer» ce thème livrent un matériel riche de plusieurs niveaux de lecture.

Une richesse à laquelle s'ajoute celle de la diversité des points de vue offerts, certains artistes développant plus la question de la brièveté du médium (la photographie), d'autres, celle de l'objet (l'être humain). On constate d'ailleurs que les œuvres les plus puissantes sont celles qui parviennent à toucher à la fois aux deux, et, à ce titre, ce sont des Québécois qui apportent la contribution la plus intéressante.

On remarque notamment le travail de Patrick Altman, présenté à l'Œil de Poisson. La quantité terrifiante de photographies et de souvenirs qui s'accumulent dans les réserves d'archives a été tournée en dérision par la confection de brochettes de photos de vieux portraits qu'on a épinglées au mur.

Tout près, chez Engramme, Roberto Pellegrinuzzi illustre le phénomène du temps qui passe et qui s'use en représentant les différentes étapes d'un développement photographique qui dérape. Par terre, un tapis de photos minuscules a été découpé en sections. Dans la première, les photos sont d'un blanc immaculé. Le gris apparaît, s'assombrit peu à peu, jusqu'à nous permettre de voir les clichés. Mais ces derniers continuent de noircir pour finalement devenir complètement obscurs.

La démarche d'Ève Cadieux apporte aussi une perspective intéressante, mais il faut consulter le livre de l'exposition pour en



Frères et sœurs, de Tomasz Konart.

SOURCE CENTRE VU



Hommage à G. Grass (détail), du Polonais Wojciech Prazmowski.

SOURCE CENTRE VU

Galerie d'art d'Outremont

PROGRAMMATION 2004

(janvier)	THÉRÈSE JOYCE-GAGNON
(février)	MAX WYSE
(mars)	JANET LOGAN
(avril)	SUZANNE GRISÉ
(juin)	JEAN-SÉBASTIEN DENIS

(514) 495-7419

De rigueur et d'audace



LES VIOLONS DU ROY
LA CHAPELLE DE QUÉBEC

Directeur artistique et musical: Bernard Labadie

Giuliano Carmignola

«Un véritable festin sonore»
Richard Boisvert, *Le Soleil*, 2002

J.S. BACH ■ Concerto pour violon en la mineur ■ Concerto pour violon en mi majeur ■ Concerto pour 2 violons en ré mineur ■ Sinfonias extraites de cantates

Giuliano Carmignola, violon ■ Nicole Trotier, violon ■

Mardi 17 février 2004 | 20h |

■ Salle Pollack, Université McGill | 550, rue Sherbrooke Ouest

Admission: 1 800 361-4595

Concerts ■ Pour tout savoir sur la programmation, demandez notre brochure au (514) 987-6919 ou sans frais au 1 877 643-8131.

www.violonsduroy.com

Conseil des arts et des lettres
Québec

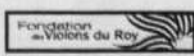
VILLE DE QUÉBEC

Conseil des Arts du Canada
Canada Council for the Arts

Bureau de la Capitale-Nationale
Québec



FONDS de solidarité FTQ



mesurer toute la portée. Inspirée par une «disparition» dans sa vie personnelle — la perte d'un ami artiste —, Cadieux a voulu immortaliser les ateliers de différents collègues, dont celui de l'ami perdu. Les créateurs sont

mis en scène dans leur lieu de travail, le visage noirci. Cadieux suggère ainsi que l'artiste survit grâce à son art mais reconnaît en même temps le caractère partiel de cette «compensation» en masquant les visages.

Mélancolie polonaise

Un bel espace est aussi réservé, à Rouje, au Polonais Wojciech Prazmowski. Le temps est ici symbolisé par une espèce de brouette aux roulettes de métal qui sert à transporter les photos, les souvenirs, l'art... Les fameuses roulettes se retrouvent sous diverses formes dans une série de photos rendant hommage à des cinéastes (Hitchcock, Fellini...). On les retrouve aussi dans des «photos sculptures», incarnations du transport du passé. Une autre série d'œuvres évoque avec moins de détours le thème de la mémoire. La superposition de vieilles photos de famille crée ici un flou qui nous donne l'impression de les voir disparaître l'une dans l'autre.

Superbes mais hautement morbides, les œuvres des deux autres Polonais qui prennent part à l'événement se concentrent sur les zones d'ombre et le thème de la mort.

À Vu, le Polonais Stanislas J. Wos s'attarde à la symbolique de la mort avec des décors de fin du monde en forêt. À l'entrée de la galerie, Natalia LL met en scène de façon saisissante les divers contours d'un visage de mort.

Il y en a encore beaucoup plus à voir ailleurs, dont les superbes jeux d'ombres de Jocelyne Allouche. On appréciera aussi le traitement humoristique du Belge Pol Pierart ou encore l'installation vidéo de Charles Guilbert. On dit enfin beaucoup de bien de certaines des œuvres exposées à la Galerie des arts visuels, que l'auteur de ces lignes n'a pas vues. Au final, l'univers de la disparition est bien sombre mais se révèle aussi fort éclairant de par la multiplicité des éclairages auxquels il nous donne accès. Pour faire simple, on pourrait dire que c'était une bonne idée et que le résultat est un exercice fécond de variations sur un même thème.

photo: Jacques Verdieu

RITA LETENDRE

Nouvelles œuvres et rétrospective

DENIS JUNEAU

Gouaches de Paris

Jusqu'au 7 février 2004

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 649-1165

Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

tAngueRa

école de tango
depuis 1993

SESSION HIVER 2004

du 26 janvier au 2 avril

Cours d'initiation gratuits

les 19, 20 et 22 janvier

de 19h à 20h30

et le 21 janvier

de 21h à 22h30

Réervations:

514.495.8645

5359, avenue du Parc

Montréal

LE 25 JANVIER 2004

Fiesta Bal Tango au Lion d'Or

1676, Ontario Est

Cours d'initiation de 19h à 20h

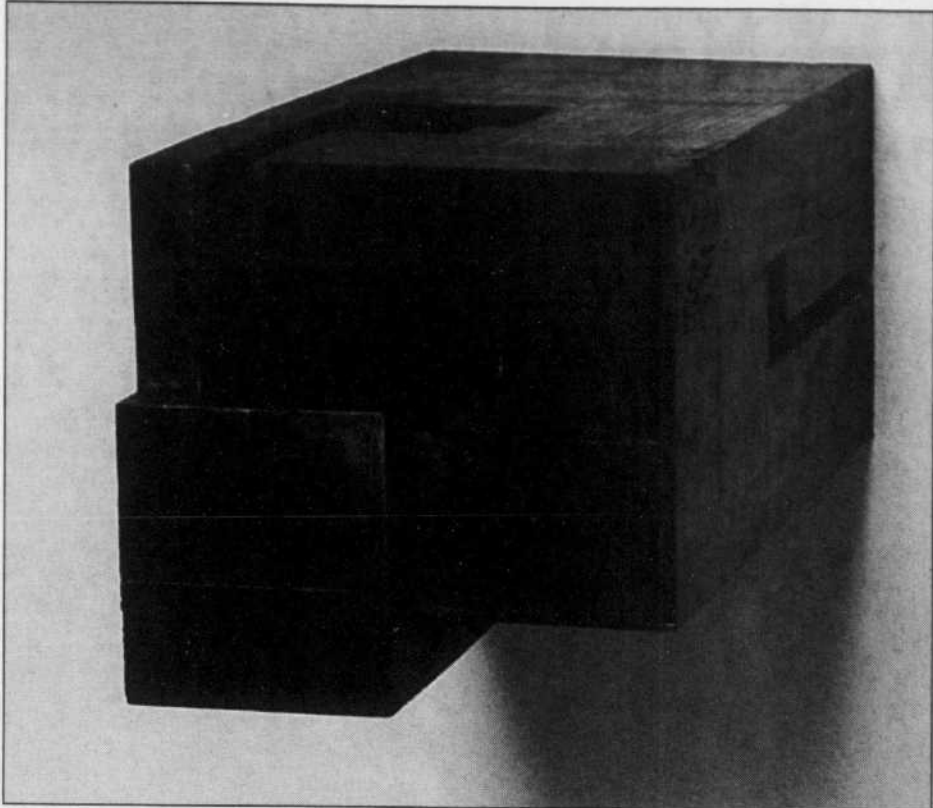
Bal Tango de 20h à 2h

10\$ à l'avance

15\$ à la porte



DE VISU



Demeure # 8, 2002, de Roland Poulin.

SOURCE PIERRE-FRANÇOIS OUELLETTE, ART CONTEMPORAIN

Les parcours énigmatiques de Roland Poulin

ROLAND POULIN

Pierre-François Ouellette, art contemporain
372, rue Sainte-Catherine Ouest, local 216
Jusqu'au 14 février

MICHEL HELLMAN

Bifurcation: le titre de la nouvelle série de dessins de Roland Poulin, présentée à la galerie Pierre-François Ouellette, est simple mais évocateur. Un titre qui annonce d'emblée la tension, la contradiction, à l'image de son œuvre. Ces dessins, présentés aux côtés de reliefs (tirés de la série *Demeure*), font apparaître une autre facette du génie de cet artiste surtout connu pour ses sculptures. La réputation de Roland Poulin n'est plus à faire. Lauréat du prestigieux prix Borduas, il a acquis une grande renommée au cours d'une carrière qui s'échelonne sur plus de 40 ans. Cette exposition apparaît donc comme un événement.

«*Tout mon travail est une recherche de fusion*», dit Roland Poulin. Dans la sculpture, cette fusion apparaît entre l'objet et le sol, l'objet et l'espace. Il en résulte une certaine tension entre les éléments qu'on retrouve dans les dessins et les reliefs. Au premier coup d'œil, ces tableaux apparaissent comme une série d'abstractions. Un regard plus attentif découvre une composition faite à partir d'une multitude de techniques: papiers découpés, fusain, pigments de peinture. Comme dans la sculpture, l'artiste joue avec les matériaux. Il crée alors une relation entre les diverses substances. Une qualité tactile, pour ne pas dire

sensuelle, se dégage de ces œuvres. Le titre *Bifurcation* fait penser au labyrinthe, une image bien appropriée. Les lignes dans la composition évoquent des murs, des couloirs qui se croisent. Un labyrinthe qui peut aussi être thématique: les dessins de Roland Poulin nous mènent à travers différents parcours et nous perdent. Ils défient la catégorisation facile.

Dans les reliefs, de petites sculptures en bois, nous pouvons voir une sorte de transition entre le dessin et la sculpture. Dans son excellent petit livre *Dédales - Parcours de l'œuvre de Roland Poulin* (qu'on peut trouver à la galerie), Olivier Asselin décrit ces reliefs comme «*une partie discrète mais essentielle de l'œuvre de Poulin qui, à la fois, condense tout le travail et le déplace constamment*». Ces structures sont le résultat d'un amalgame complexe de morceaux de bois. Elles ne possèdent ni la force d'évocation ni la grandeur des sculptures, mais elles sont plus intimistes. La relation qui se crée avec le spectateur est différente. La très belle série *Demeure* (2001-02) constitue d'ailleurs une catégorie à elle seule. Elle est techniquement plus complexe que les autres reliefs de l'artiste. Sorte de méditation sur l'architecture et l'espace intérieur, l'image du labyrinthe revient ici avec tout son côté mystérieux et hermétique.

Le *Dernier Jardin n° 2* (2002), maquette pour un projet d'art public en bronze, donne une idée de la démarche sculpturale de l'artiste. Ce travail permet de comparer les contrastes et les similarités entre ses productions. C'est ce lien qui existe entre les

œuvres qui caractérise la production de Roland Poulin, la différence mais aussi la continuité qui finalement s'en dégage. Une rigueur et une profondeur qui donnent à tous les aspects de son travail cette dimension personnelle et énigmatique.

Le symbolisme particulier de Will Gorlitz

L'œuvre de Gorlitz remet en question notre relation aux images, à l'histoire de l'art, à l'objectivité de la représentation

Des huiles sur toile représentant des bouquets de fleurs à la galerie René Blouin? C'est bien surprenant, mais c'est une réussite. Will Gorlitz, artiste original, nous entraîne dans son imaginaire particulier. Une œuvre dans laquelle l'ironie est au rendez-vous mais qui est également marquée par la nostalgie et la mémoire.

WILL GORLITZ

Galerie René Blouin
372, rue Sainte-Catherine Ouest, local 501
Jusqu'au 21 février

MICHEL HELLMAN

Des bouquets... Pourquoi cette iconographie, pourtant si familière et banale, nous surprend-elle? C'est que, malgré une tradition bien ancrée dans l'histoire de l'art (pensons seulement à Monet ou à Van Gogh, parmi tant d'autres), les fleurs semblent aujourd'hui reléguées dans le domaine du sentimentalisme naïf de la peinture du dimanche. On s'étonne donc de les voir dans une galerie d'art contemporain. C'est justement cet étonnement que Will Gorlitz cherche à nous faire ressentir: l'artiste joue avec nos attentes et remet ainsi en question notre relation aux images, à l'histoire de l'art, à l'objectivité de la représentation.

Les œuvres présentées ici proviennent d'une collection récente. Dans un style réaliste, elles représentent des fleurs, mais aussi la lune, dans d'étranges tableaux ronds. L'alternance entre ces deux formes visuelles est particulière à cette expo-

sition. Ces tableaux qui évoquent la lune sont étonnants par leur forme mais aussi par leur composition. On a l'impression d'observer l'astre à travers la lunette d'un télescope. *Moon/Centre, 2002*, en est un bon exemple: malgré le titre, la lune apparaît tout à tour comme une abstraction géométrique ou un œil gigantesque... De ces tableaux émanent un symbolisme personnel et une atmosphère très particulière.

La psychologie a toujours joué un rôle important dans l'œuvre de Gorlitz. Ses créations se présentent en dialogue constant avec le spectateur, et cela permet une grande variété d'interprétations. Le thème du désir semble cependant ressortir plus particulièrement et lier les œuvres entre elles. Il s'en dégage une force suggestive de pulsions latentes. Mais ce désir est aussi intimement lié au temps et à la mort.

L'importance de ce sentiment du temps est renforcée par les titres des tableaux de fleurs: *Tuesday, Wednesday, Thursday* ou *August, Summer, Late Summer*. Les tonalités sont assez neutres, les couleurs éclatantes mais régulières: du rouge qui se détache sur un fond gris pâle ou du blanc sur des feuilles vertes. Il y a une certaine fluidité, comme une photographie un peu vaporeuse. Une représentation au bout du compte assez impressionniste. Ces tableaux sont aussi un hommage à la femme du peintre, décédée: «*des fleurs peintes derrière un rideau de larmes*». Elles n'apparaissent d'ailleurs pas dans des vases ou bien arrangées sur des tables. Peut-être sont-elles piétinées sur le sol? Des bouquets laissés à un enterrement? Il s'en dégage une beauté simple mais émouvante. Un résultat touchant.

C'est le thème du désir qui semble lier les œuvres entre elles

Hydro Québec présente

ALINE KUTAN & MICHAEL MCMAHON

R. Strauss
R. Meilkian
K. Alenahah
C. Debussy
L. Beydts

Lundi, 26 janv. 2004
20 h

Pro Musica Renseignements : (514) 845-0532
Site web (www.promusica.qc.ca)

Billets (avec taxes et redevances)
30,20 \$ et 24,45 \$ Étudiants 15,25 \$

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Billets en vente au 514 842 2112
et au www.pda.qc.ca
Réseau Admission 514 790 1245
Redevance et frais de service...

en collaboration avec

Les Lundis classiques

du Rideau Vert

Direction artistique
FRANCINE CHABOT

26 janvier 2003 à 19 h 30

David Jalbert
Pianiste

Haydn, Rachmaninov,
Chopin

Billet individuel 20 \$
Étudiants 12 \$
Ames 18 \$

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT (514) 844-1793
www.rideauvert.qc.ca
4664, rue St-Denis, Métro Laurier

Journées québécoises de l'impro en musique
Les 29, 30 et 31 janvier et 1^{er}, 3, 4 et 5 février 2004

Théâtre La Chapelle
3700, rue Saint-Dominique
Jeudi 29 janvier à 20 h 30
Constantinople
Vendredi 30 janvier à 20 h 30
Thom Gossage-Other Voices
(en collaboration avec Disques Effendi)
Samedi 31 janvier à 20 h 30
Steve Lacy Montreal Ensemble

Sala Rossa
4848, boul. Saint-Laurent
Mardi 3 février à 20 h 30
Codes d'accès
Musique improvisée et nouvelles technologies
Mercredi 4 février à 20 h 30
QUASAR
Quatuor de saxophones
Jeudi 5 février à 20 h 30
Ensemble SuperMusique

Portes ouvertes dès 20 h
Billets : 16 \$ / 12 \$ (étudiants) Forfait 3 spectacles : 36 \$ / 27 \$ (étudiants)
En vente au Théâtre La Chapelle (514) 843-7738

Dimanche 1^{er} février de 14 h à 17 h
Théorie et pratique de l'improvisation
Salle Serge-Garant (B-484) Faculté de musique, Université de Montréal, 200, av. Vincent-d'Indy. *Entrée libre*

Présentées par La Société québécoise de recherche en musique (SQRM), en coproduction avec le Théâtre La Chapelle, Constantinople, les Productions SuperMusique, Quasar quatuor de saxophones et Codes d'accès.

Renseignements : SQRM (514) 843-9305, poste 311 www.sqrm.qc.ca

SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE DE RECHERCHE EN MUSIQUE

Le Devoir, La Presse, Le Soleil, Le Nouvel Observateur, Radio-Canada, 98.5, 100.7, 101.1, 101.5, 102.1, 102.7, 103.1, 103.5, 104.1, 104.5, 105.1, 105.5, 106.1, 106.5, 107.1, 107.5, 108.1, 108.5, 109.1, 109.5, 110.1, 110.5, 111.1, 111.5, 112.1, 112.5, 113.1, 113.5, 114.1, 114.5, 115.1, 115.5, 116.1, 116.5, 117.1, 117.5, 118.1, 118.5, 119.1, 119.5, 120.1, 120.5, 121.1, 121.5, 122.1, 122.5, 123.1, 123.5, 124.1, 124.5, 125.1, 125.5, 126.1, 126.5, 127.1, 127.5, 128.1, 128.5, 129.1, 129.5, 130.1, 130.5, 131.1, 131.5, 132.1, 132.5, 133.1, 133.5, 134.1, 134.5, 135.1, 135.5, 136.1, 136.5, 137.1, 137.5, 138.1, 138.5, 139.1, 139.5, 140.1, 140.5, 141.1, 141.5, 142.1, 142.5, 143.1, 143.5, 144.1, 144.5, 145.1, 145.5, 146.1, 146.5, 147.1, 147.5, 148.1, 148.5, 149.1, 149.5, 150.1, 150.5, 151.1, 151.5, 152.1, 152.5, 153.1, 153.5, 154.1, 154.5, 155.1, 155.5, 156.1, 156.5, 157.1, 157.5, 158.1, 158.5, 159.1, 159.5, 160.1, 160.5, 161.1, 161.5, 162.1, 162.5, 163.1, 163.5, 164.1, 164.5, 165.1, 165.5, 166.1, 166.5, 167.1, 167.5, 168.1, 168.5, 169.1, 169.5, 170.1, 170.5, 171.1, 171.5, 172.1, 172.5, 173.1, 173.5, 174.1, 174.5, 175.1, 175.5, 176.1, 176.5, 177.1, 177.5, 178.1, 178.5, 179.1, 179.5, 180.1, 180.5, 181.1, 181.5, 182.1, 182.5, 183.1, 183.5, 184.1, 184.5, 185.1, 185.5, 186.1, 186.5, 187.1, 187.5, 188.1, 188.5, 189.1, 189.5, 190.1, 190.5, 191.1, 191.5, 192.1, 192.5, 193.1, 193.5, 194.1, 194.5, 195.1, 195.5, 196.1, 196.5, 197.1, 197.5, 198.1, 198.5, 199.1, 199.5, 200.1, 200.5, 201.1, 201.5, 202.1, 202.5, 203.1, 203.5, 204.1, 204.5, 205.1, 205.5, 206.1, 206.5, 207.1, 207.5, 208.1, 208.5, 209.1, 209.5, 210.1, 210.5, 211.1, 211.5, 212.1, 212.5, 213.1, 213.5, 214.1, 214.5, 215.1, 215.5, 216.1, 216.5, 217.1, 217.5, 218.1, 218.5, 219.1, 219.5, 220.1, 220.5, 221.1, 221.5, 222.1, 222.5, 223.1, 223.5, 224.1, 224.5, 225.1, 225.5, 226.1, 226.5, 227.1, 227.5, 228.1, 228.5, 229.1, 229.5, 230.1, 230.5, 231.1, 231.5, 232.1, 232.5, 233.1, 233.5, 234.1, 234.5, 235.1, 235.5, 236.1, 236.5, 237.1, 237.5, 238.1, 238.5, 239.1, 239.5, 240.1, 240.5, 241.1, 241.5, 242.1, 242.5, 243.1, 243.5, 244.1, 244.5, 245.1, 245.5, 246.1, 246.5, 247.1, 247.5, 248.1, 248.5, 249.1, 249.5, 250.1, 250.5, 251.1, 251.5, 252.1, 252.5, 253.1, 253.5, 254.1, 254.5, 255.1, 255.5, 256.1, 256.5, 257.1, 257.5, 258.1, 258.5, 259.1, 259.5, 260.1, 260.5, 261.1, 261.5, 262.1, 262.5, 263.1, 263.5, 264.1, 264.5, 265.1, 265.5, 266.1, 266.5, 267.1, 267.5, 268.1, 268.5, 269.1, 269.5, 270.1, 270.5, 271.1, 271.5, 272.1, 272.5, 273.1, 273.5, 274.1, 274.5, 275.1, 275.5, 276.1, 276.5, 277.1, 277.5, 278.1, 278.5, 279.1, 279.5, 280.1, 280.5, 281.1, 281.5, 282.1, 282.5, 283.1, 283.5, 284.1, 284.5, 285.1, 285.5, 286.1, 286.5, 287.1, 287.5, 288.1, 288.5, 289.1, 289.5, 290.1, 290.5, 291.1, 291.5, 292.1, 292.5, 293.1, 293.5, 294.1, 294.5, 295.1, 295.5, 296.1, 296.5, 297.1, 297.5, 298.1, 298.5, 299.1, 299.5, 300.1, 300.5, 301.1, 301.5, 302.1, 302.5, 303.1, 303.5, 304.1, 304.5, 305.1, 305.5, 306.1, 306.5, 307.1, 307.5, 308.1, 308.5, 309.1, 309.5, 310.1, 310.5, 311.1, 311.5, 312.1, 312.5, 313.1, 313.5, 314.1, 314.5, 315.1, 315.5, 316.1, 316.5, 317.1, 317.5, 318.1, 318.5, 319.1, 319.5, 320.1, 320.5, 321.1, 321.5, 322.1, 322.5, 323.1, 323.5, 324.1, 324.5, 325.1, 325.5, 326.1, 326.5, 327.1, 327.5, 328.1, 328.5, 329.1, 329.5, 330.1, 330.5, 331.1, 331.5, 332.1, 332.5, 333.1, 333.5, 334.1, 334.5, 335.1, 335.5, 336.1, 336.5, 337.1, 337.5, 338.1, 338.5, 339.1, 339.5, 340.1, 340.5, 341.1, 341.5, 342.1, 342.5, 343.1, 343.5, 344.1, 344.5, 345.1, 345.5, 346.1, 346.5, 347.1, 347.5, 348.1, 348.5, 349.1, 349.5, 350.1, 350.5, 351.1, 351.5, 352.1, 352.5, 353.1, 353.5, 354.1, 354.5, 355.1, 355.5, 356.1, 356.5, 357.1, 357.5, 358.1, 358.5, 359.1, 359.5, 360.1, 360.5, 361.1, 361.5, 362.1, 362.5, 363.1, 363.5, 364.1, 364.5, 365.1, 365.5, 366.1, 366.5, 367.1, 367.5, 368.1, 368.5, 369.1, 369.5, 370.1, 370.5, 371.1, 371.5, 372.1, 372.5, 373.1, 373.5, 374.1, 374.5, 375.1, 375.5, 376.1, 376.5, 377.1, 377.5, 378.1, 378.5, 379.1, 379.5, 380.1, 380.5, 381.1, 381.5, 382.1, 382.5, 383.1, 383.5, 384.1, 384.5, 385.1, 385.5, 386.1, 386.5, 387.1, 387.5, 388.1, 388.5, 389.1, 389.5, 390.1, 390.5, 391.1, 391.5, 392.1, 392.5, 393.1, 393.5, 394.1, 394.5, 395.1, 395.5, 396.1, 396.5, 397.1, 397.5, 398.1, 398.5, 399.1, 399.5, 400.1, 400.5, 401.1, 401.5, 402.1, 402.5, 403.1, 403.5, 404.1, 404.5, 405.1, 405.5, 406.1, 406.5, 407.1, 407.5, 408.1, 408.5, 409.1, 409.5, 410.1, 410.5, 411.1, 411.5, 412.1, 412.5, 413.1, 413.5, 414.1, 414.5, 415.1, 415.5, 416.1, 416.5, 417.1, 417.5, 418.1, 418.5, 419.1, 419.5, 420.1, 420.5, 421.1, 421.5, 422.1, 422.5, 423.1, 423.5, 424.1, 424.5, 425.1, 425.5, 426.1, 426.5, 427.1, 427.5, 428.1, 428.5, 429.1, 429.5, 430.1, 430.5, 431.1, 431.5, 432.1, 432.5, 433.1, 433.5, 434.1, 434.5, 435.1, 435.5, 436.1, 436.5, 437.1, 437.5, 438.1, 438.5, 439.1, 439.5, 440.1, 440.5, 441.1, 441.5, 442.1, 442.5, 443.1, 443.5, 444.1, 444.5, 445.1, 445.5, 446.1, 446.5, 447.1, 447.5, 448.1, 448.5, 449.1, 449.5, 450.1, 450.5, 451.1, 451.5, 452.1, 452.5, 453.1, 453.5, 454.1, 454.5, 455.1, 455.5, 456.1, 456.5, 457.1, 457.5, 458.1, 458.5, 459.1, 459.5, 460.1, 460.5, 461.1, 461.5, 462.1, 462.5, 463.1, 463.5, 464.1, 464.5, 465.1, 465.5, 466.1, 466.5, 467.1, 467.5, 468.1, 468.5, 469.1, 469.5, 470.1, 470.5, 471.1, 471.5, 472.1, 472.5, 473.1, 473.5, 474.1, 474.5, 475.1, 475.5, 476.1, 476.5, 477.1, 477.5, 478.1, 478.5, 479.1, 479.5, 480.1, 480.5, 481.1, 481.5, 482.1, 482.5, 483.1, 483.5, 484.1, 484.5, 485.1, 485.5, 486.1, 486.5, 487.1, 487.5, 488.1, 488.5, 489.1, 489.5, 490.1, 490.5, 491.1, 491.5, 492.1, 492.5, 493.1, 493.5, 494.1, 494.5, 495.1, 495.5, 496.1, 496.5, 497.1, 497.5, 498.1, 498.5, 499.1, 499.5, 500.1, 500.5, 501.1, 501.5, 502.1, 502.5, 503.1, 503.5, 504.1, 504.5, 505.1, 505.5, 506.1, 506.5, 507.1, 507.5, 508.1, 508.5, 509.1, 509.5, 510.1, 510.5, 511.1, 511.5, 512.1, 512.5, 513.1, 513.5, 514.1, 514.5, 515.1, 515.5, 516.1, 516.5, 517.1, 517.5, 518.1, 518.5, 519.1, 519.5, 520.1, 520.5, 521.1, 521.5, 522.1, 522.5, 523.1, 523.5, 524.1, 524.5, 525.1, 525.5, 526.1, 526.5, 527.1, 527.5, 528.1, 528.5, 529.1, 529.5, 530.1, 530.5, 531.1, 531.5, 532.1, 532.5, 533.1, 533.5, 534.1, 534.5, 535.1, 535.5, 536.1, 536.5, 537.1, 537.5, 538.1, 538.5, 539.1, 539.5, 540.1, 540.5, 541.1, 541.5, 542.1, 542.5, 543.1, 543.5, 544.1, 544.5, 545.1, 545.5, 546.1, 546.5, 547.1, 547.5, 548.1, 548.5, 549.1, 549.5, 550.1, 550.5, 551.1, 551.5, 552.1, 552.5, 553.1, 553.5, 554.1, 554.5, 555.1, 555.5, 556.1, 556.5, 557.1, 557.5, 558.1, 558.5, 559.1, 559.5, 560.1, 560.5, 561.1, 561.5, 562.1, 562.5, 563.1, 563.5, 564.1, 564.5, 565.1, 565.5, 566.1, 566.5, 567.1, 567.5, 568.1, 568.5, 569.1, 569.5, 570.1, 570.5, 571.1, 571.5, 572.1, 572.5, 573.1, 573.5, 574.1, 574.5, 575.1, 575.5, 576.1, 576.5, 577.1, 577.5, 578.1, 578.5, 579.1, 579.5, 580.1, 580.5, 581.1, 581.5, 582.1, 582.5, 583.1, 583.5, 584.1, 584.5, 585.1, 585.5, 586.1, 586.5, 587.1, 587.5, 588.1, 588.5, 589.1, 589.5, 590.1, 590.5, 591.1, 591.5, 592.1, 592.5, 593.1, 593.5, 594.1, 594.5, 595.1, 595.5, 596.1, 596.5, 597.1, 597.5, 598.1, 598.5, 599.1, 599.5, 600.1, 600.5, 601.1, 601.5, 602.1, 602.5, 603.1, 603.5, 604.1, 604.5, 605.1, 605.5, 606.1, 606.5, 607.1, 607.5, 608.1, 608.5, 609.1, 609.5, 610.1, 610.5, 611.1, 611.5, 612.1, 612.5, 613.1, 613.5, 614.1, 614.5, 615.1, 615.5, 616.1, 616.5, 617.1, 617.5, 618.1, 618.5, 619.1, 619.5, 620.1, 620.5, 621.1, 621.5, 622.1, 622.5, 623.1, 623.5, 624.1, 624.5, 625.1, 625.5, 626.1, 626.5, 627.1, 627.5, 628.1, 628.5, 629.1, 629.5, 630.1, 630.5, 631.1, 631.5, 632.1, 632.5, 633.1, 633.5, 634.1, 634.5, 635.1, 635.5, 636.1, 636.5, 637.1, 637.5, 638.1, 638.5, 639.1, 639.5, 640.1, 640.5, 641.1, 641.5, 642.1, 642.5, 643.1, 643.5, 644.1, 644.5, 645.1, 645.5, 646.1, 646.5, 647.1, 647.5, 648.1, 648.5, 649.1, 649.5, 650.1, 650.5, 651.1, 651.5, 652.1, 652.5, 653.1, 653.5, 654.1, 654.5, 655.1, 655.5, 656.1, 656.5, 657.1, 657.5, 658.1, 658.5, 659.1, 659.5, 660.1, 660.5, 661.1, 661.5, 662.1, 662.5, 663.1, 663.5, 664.1, 664.5, 665.1, 665.5, 666.1, 666.5, 667.1, 667.5, 668.1, 668.5, 669.1, 669.5, 670.1, 670.5, 671.1, 671.5, 672.1, 672.5, 673.1, 673.5, 674.1, 674.5, 675.1, 675.5, 676.1, 676.5, 677.1, 677.5, 678.1, 678.5, 679.1, 679.5, 680.1, 680.5, 681.1, 681.5, 682.1, 682.5, 683.1, 683.5, 684.1, 684.5, 685.1, 685.5, 686.1, 686.5, 687.1, 687.5, 688.1, 688.5, 689.1, 689.5, 690.1, 690.5, 691.1, 691.5, 692.1, 692.5, 693.1, 693.5, 694.1, 694.5, 695.1, 695.5, 696.1, 696.5, 697.1, 697.5, 698.1, 698.5, 699.1, 699.5, 700.1, 700.5, 701.1, 701.5, 702.1, 702.5, 703.1, 703.5, 704.1, 704.5, 705.1, 705.5, 7

Cinéma

Alerte au Grand Nord

La collection documentaire de l'ONF «Mission Arctique» nous aide à mieux saisir où la boule s'en va. A la dérive...

Les Seigneurs de l'Arctique, de Caroline Underwood, et *Menaces sur le toit du monde*, d'Alain Belhumeur, documentaires en programme double.

Au Cinéma de l'ONF, du 23 janvier au 3 février.

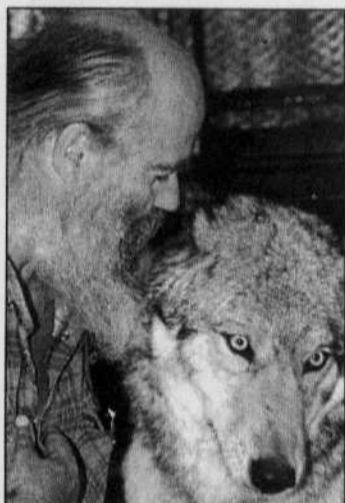
Le Peuple de la glace et *Il parle avec les loups*, de Carlos Ferrand, documentaires en programme double.

Au Cinéma de l'ONF, du 24 janvier au 4 février.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

L'ONF diffuse depuis l'an dernier une collection documentaire dédiée au Grand Nord, sous le volet «Mission Arctique». Non seulement la beauté blanche des grands déserts de glace vient-elle éblouir l'œil du spectateur, mais les transformations de l'Arctique captées à l'heure du réchauffement de la planète, premier baromètre des cataclysmes à venir, nous aident à mieux saisir où la boule s'en va. A la dérive, comme un iceberg.

Caroline Underwood, cinéaste passionnée par les sujets anima-



SOURCE THÉRÈSE ROUSSEAU
Michel Pageau et un de ses loups.

liers, a déjà capté les migrations des caribous et les liens entre les saumons et les arbres. Dans *Les Seigneurs de l'Arctique*, elle se penche sur les effets du réchauffement climatique sur la flore polaire. Ses observations inquiètent au plus haut point. Côté beauté des images, *Les Seigneurs de l'Arctique* se révèle un document exemplaire, nourri par le glissement des ours polaires et des morses de la banquise à la mer, le vol agité des colonies de marmottes sur la falaise, comme les paysages éblouissants. Mais la démonstration de l'érosion d'un écosystème et des changements apportés à la chaîne alimentaire se révèle implacable. Le recul des glaces entraînera sans doute la mort de plusieurs espèces boréales, dont celle des ours blancs.

Menaces sur le toit du monde d'Alain Belhumeur attaque le problème sur tous les fronts. Toujours à partir de cette retraite de la frontière de glace, le cinéaste questionne plusieurs spécialistes afin de déterminer les conséquences du réchauffement sur l'équilibre climatique arctique. Celles-ci sont dramatiques et le processus apparaît irréversible. La communauté scientifique est unanime pour prévoir la destruction de toute une faune et une flore essentielles aux écosystèmes, sur une planète en mode de surchauffe.

Carlos Ferrand, à travers *Le Peuple de la glace*, étudie plus précisément les rapports du peuple inuit avec son environnement changeant. Non seulement son habitat physique est-il en mutation, mais son mode de vie, son alimentation, sa culture, ses mœurs ont basculé. Or, le peuple inuit demeure le grand gardien de l'Arctique, celui qui s'est adapté à un climat difficile en respectant le territoire de glace. Ici, des Inuits de plusieurs générations prennent la parole. Certains sont des Anciens qui ont connu un mode traditionnel avant d'arrêter de pêcher et de chasser en se sédentarisant, à l'instigation du peuple blanc. D'autres sont des jeunes,



SOURCE ONF
La communauté scientifique est unanime pour prévoir la destruction de toute une faune et une flore essentielles aux écosystèmes, sur une planète en mode de surchauffe.

qui abandonnent souvent l'héritage de leurs ancêtres pour tourner leur regard vers le Sud qui ne leur apporte pourtant pas grand-chose de bon. Avec un taux de suicide particulièrement élevé, une intoxication endémique aux drogues et à l'alcool, les communautés inuites traversent des zones de perturbations intenses. Ferrand insère des documents d'archives qui montrent la continuité ou la rupture entre hier et aujourd'hui.

Hors de la série «Mission Arctique» mais en programme double avec *Le Peuple de la glace*,

Il parle avec les loups, du même Carlos Ferrand, constitue une œuvre fascinante qui nous fait entrer dans le Domaine Pageau en Abitibi. Il s'agit d'un refuge pour animaux sauvages que Michel Pageau et son épouse Louise ont fondé, hébergeant les bêtes blessées pour les retourner ensuite dans la nature. Avec retour sur la vocation de Pageau, avec surtout incursion dans le domaine des ours, des rigoureux et des loups, les belles images et les témoignages montrent ce rapport étroit que peuvent tisser les hu-

ains avec la nature. Avant le tournage, après avoir été obligé de tuer une louve, Michel Pageau s'est trouvé en butte à la rancune des loups de son enclos, lesquels se sont mis à refuser de répondre à ses appels. Le film témoigne aussi de cette rupture qui lui a alors brisé le cœur.

En programme double également, toujours au Cinéma de l'ONF, du 24 janvier au 1^{er} février, *Si le temps le permet* d'Elisapie Isaac et *À la dérive* de Patricio Henriquez. *Si le temps le permet* est le questionnement d'une jeune

cinéaste inuite du Nunavut qui se demande comment allier modernité et tradition et s'interroge sur l'avenir de son peuple. *À la dérive* prend de front à son tour les conséquences du réchauffement planétaire. Se déplaçant du côté des Inuits de Shismaref mais aussi chez les Polynésiens de Tuvalu et les New-Yorkais, le cinéaste se penche sur une même menace qui frappera divers points du globe, de manière différente mais dont tous souffriront.

À quand les volontés politiques d'agir?

BOMBE

MUSICALE

Soirée de financement

I'OFF Festival de
Jazz de Montréal

20h Entrée: **Richard Desjardins et Kanasuta**

20h35 Plat principal: **Pascale Bussièrès, Bernard**

Poirier, Fred Fortin, Marie-Claude Lamoureux, Lou

Babin, Jessica Vigneault, Loco Locass, Paul Kunigis,

Vander, Félix Gourde and the Cats, Jean Derôme,

Louise Forestier, Jean-François Groulx, François

Marcaurrelle, Charles Papasoff, Urbain Desbois, Comboff,

Yann Perreau, Edgar Bori et Kumpania

22h30 Dessert: **Fanfare PourPour**

Vin: **François De Par Gourde**

Toile de fond: **Armand Vaillancourt**

Vendredi, 6 février 2004

Au Medley (1170, rue St-Denis • 842.6557)

● **Pleine lune**

Billets 25\$ au Medley, à l'Oblique
(4333, rue Rivard / Marianne 499.1323), Ticket Pro



LE DEVOIR



CAFÉ CAMPUS



BORÉAL



RADIO-CANADA



LE DEVOIR

Bain zen

Bruno Coppens
en marchand de bonheur

Écriture et jeu
Bruno Coppens

Mise en zen
Éric de Staercke

Un nouveau délire verbal et visuel de l'humoriste belge

27 janvier	Laval	Salle André-Mathieu	(450) 667-2040
30 janvier	Châteauguay	Salle Jean-Pierre-Houde	(450) 698-3100
31 janvier et 1 ^{er} février	Laval	Maison des arts de Laval	(450) 667-2040
3 février	New Richmond	Salle de spectacles Desjardins	(418) 392-4238
6 février	Baie-Comeau	Théâtre de Baie-Comeau	(418) 295-2000
7 février	Sept-Îles	Salle Jean-Marc Dion	(418) 962-0100
10 février	Sherbrooke	Salle Maurice-O'Bready	(819) 820-1000
11 février	Joliette	Salle Rolland-Brunelle	(450) 759-6202
12 février	Québec	Théâtre Petit Champlain	(418) 692-2631
13 février	Chicoutimi	Auditorium Dufour-Théâtre du Saguenay	(418) 549-3910
15 février	Granby	Théâtre Palace	1 800 387-2262
18 février	Trois-Rivières	Salle J.-A. Thompson	(819) 380-9797
20 et 21 février	Québec	Théâtre Petit Champlain	(418) 692-2631
26 février	Drummondville	Centre culturel de Drummondville	(819) 477-5412
27 février	Coaticook	Pavillon des arts et de la culture	(819) 849-6371
28 février	St-Jean-sur-Richelieu	Théâtre des Deux-Rives	(450) 358-3949

LE DEVOIR

Cinéma

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM



OUTREMONT
1248, rue Bernard Ouest (514) 495-9944
www.theatrouremont.ca

IL EST PLUS FACILE POUR UN CHAMEAU
de Valéria Bruin-Tedeschi. France, 2003, 110 min. (G).
Lundi 26 janvier 19 h 30

CINÉMA

Sundance et l'appel de la force obscure

Cette année au festival de Sundance, le président, Robert Redford, se faisait discret. Au premier jour du festival — lequel prend fin demain —, il a déclaré qu'il déclinerait toute demande d'entretien avec les représentants de la presse. La raison: la parution, quelques semaines plus tôt, de *Down and Dirty Pictures*, un essai de Peter Biskind décrivant l'ascension du cinéma indépendant américain et les deux institutions qui, selon lui, en ont trahi l'esprit et la mission, j'ai nommé le distributeur Miramax et le festival de Sundance.



Martin Bilodeau

L'organisation du festival, à la tête de laquelle Redford agit à titre de président, et Geoffrey Gilmore, à titre de directeur, est désormais asservie par ces géants que Sundance a participé à créer. En effet, dans les années 80, et jusqu'au début des années 90, Sundance était une sorte d'arche de Noé pour les jeunes auteurs de cinéma, producteurs et cinéastes confondus, venus à la rencontre de distributeurs audacieux prêts à relever des paris avec eux. Une panoplie de succès de distribution plus tard (*Reservoir Dogs*, *Sex, Lies and Videotape*, *The Crying Game*, *In the Bedroom*), quelques-uns de ces distributeurs sont devenus des géants. Ce sont eux qui désormais dominent le jeu et préservent leurs acquis en prenant de moins en moins de risques.

Sundance fait l'effet d'un supermarché de Pointe-Saint-Charles que seuls les gens de Westmount auraient le droit de fréquenter

Dans cet ouvrage de quelque 500 pages, l'auteur dépeint l'ex-«golden boy» des *Trois Jours du Condor* comme un personnage ambivalent et hypocrite, qui prend ses jambes à son cou dès qu'un affrontement approche et fait annoncer ses décrets par des subalternes. On est loin de l'image du demi-dieu du cinéma indépendant que les médias et ses attachés de presse véhiculent. Mais rien n'indique non plus que Redford n'est pas l'un et l'autre, ce dont l'auteur lui-même convient. Barbara Maltby, qui fut pendant 20 ans productrice chez Wildwood, compagnie de production fondée par Redford, résume ainsi l'effet qu'il produit: «Lorsque son regard s'arrête sur vous, il vous donne l'impression d'avoir gagné à la loterie. Mais lorsque son regard vous quitte et se braque sur le suivant, il vous oublie complètement [...] Il a quelque chose de Clinton.»

Un écran

Le festival de Sundance ressemble à Redford. C'est un écran de beauté et de charme derrière lequel les membres accredités du clan d'initiés se livrent à des luttes de pouvoir éprouvantes. Comme la ruée vers l'or qui a participé à la colonisation des montagnes arides autour de Park City, l'événement ne reluit pas sur toutes ses faces. Sur papier, on y célèbre l'intégrité, l'originalité et l'indépendance (toutes relatives). Mais n'y entre pas qui veut, comme en fait foi le régime d'apartheid médiatique qui y sévit. Ainsi, la majorité des membres de la presse sont contraints de s'agglutiner dans deux salles improvisées et surchauffées, hérissées de chaises droites, tandis que les bonzes de l'industrie et leurs complices de la presse «people» (*Entertainment Weekly*, *Première*, etc.) ont leurs fauteuils réservés partout où ils le désirent. Du coup, Sundance fait l'effet d'un supermarché de Pointe-Saint-Charles que seuls les gens de Westmount auraient le droit de fréquenter.

L'événement, niché dans un canyon de l'Utah qui fut le théâtre des compétitions de ski lors des Jeux d'hiver de Salt Lake City, est entièrement contrôlé par les possédants qui viennent chaque mois de janvier y monter leur campement. Miramax, New Line, Fox Searchlight, Focus Features, Sony Pictures s'installent dans des villas luxueuses, posées sur les sommets dégarnis qui ceinturent le paysage, et distribuent les invitations pour leurs films et leurs réceptions comme Marie-Antoinette ses broches.

Ce qui nous amène à parler de l'autre génie du Mal de l'ouvrage de Peter Biskind. Celui-ci s'appelle Harvey Weinstein. Connue comme Barrabas aux États-Unis, le grand patron de Miramax (poste qu'il partage avec son frère Bob, figure moins médiatisée) est réputé pour son tour de taille, son tempérament colérique et les onéreuses campagnes de promotion qu'il met en œuvre durant la saison des Oscars. Il aurait pour ainsi dire acheté l'Oscar du meilleur film remporté par *Shakespeare in Love*.

En coulisse, il est aussi réputé pour remonter les films indépendants qu'il achète. Le fait en rebute plusieurs. Ce fut le cas cette année de Zach Braff, réalisateur du très beau *Garden State*, présenté en compétition à Sundance. Celui-ci vient de répartir les droits de son film (produit pour 2,5 millions, vendu pour cinq millions) en parts égales entre Miramax et Fox Searchlight. Ce dernier distributeur, jugé plus sensible à l'indépendance autéoriale, promettant de préserver l'intégrité du film que Miramax seul aurait sans doute menacé.

L'heure de gloire du cinéma indépendant est chose du passé, et ceux qui en étaient autrefois les promoteurs et les défenseurs ont vendu leur âme au commerce et vendraient leur mère pour un Oscar. Peter Biskind résume: «Sundance et Miramax sont au cinéma indépendant, respectivement, le yin et le yang, le soleil et la lune, Luke Skywalker et Darth Vader.» Biskind affirme que Redford-Luke aurait succombé à l'appel de la force obscure. J'ai bien peur qu'il n'ait pas tort.

Vous pouvez entendre Martin Bilodeau trois fois par semaine dans le cadre du magazine quotidien Aux arts, etc. (*midix*) de la Chaîne culturelle de Radio-Canada, animé par Johanne Despins.



Trainant une mine de chien battu entre les machines à sous et les tables de black-jack, Bernie Lootz (Macy) exerce le curieux métier de cooler pour le compte du propriétaire du Shangri-La Casino de Las Vegas, Shelly (Alec Baldwin).

Les jeux de l'amour et du hasard

THE COOLER
Réalisation: Wayne Kramer.
Scénario: Frank Hannah et Wayne Karmar. Avec William H. Macy, Maria Bello, Alec Baldwin, Shawn Hatosy.
Image: James Whitaker.
Montage: Arthur Coburn.
Musique: Mark Isham.
États-Unis, 2003, 101 minutes

ANDRÉ LAVOIE

La malchance des uns fait parfois la fortune des autres, un principe que les casinos appliquent avec le succès que l'on sait. À moins d'être naïf ou obsédé par l'appât (facile et illusoire) du gain, on aurait tort de croire que les règles du jeu ne sont fixées que par les lois du hasard. Mais où tracer la frontière entre un simple coup de dés et l'imprévisible coup du sort? Dans *The Cooler*, son premier long métrage, Wayne Kramer pose la question avec beaucoup de sérieux tout en nous accordant quelques échappées amusantes et romantiques qui rehaussent le charme de son film.

Trainant une mine de chien battu entre les machines à sous et les tables de black-jack, Bernie Lootz (Macy) exerce le curieux métier de cooler: l'homme est si paumé, si désœuvré, qu'à son contact, les clients croyant décrocher le magot voient leurs espoirs anéantis. Ce pouvoir enchante surtout le propriétaire du Shangri-La Casino de Las Vegas, Shelly (Alec Baldwin en formidable tyran), qui gère les lieux à l'ancienne, d'une main de fer, avec un bâton de baseball ou un fusil sur la tempe si nécessaire. Bernie est à sa merci depuis longtemps mais sur le point de fuir son emprise car il achève, non sans peine, de lui rembourser une vieille et lourde dette.

Entre le casino et sa miteuse chambre de motel, le cooler rêve de prendre le large, mais voilà qu'une serveuse, Natalie (Maria Bello), s'accroche à son cou, oasis dans le désert de son existence ennuyeuse. Tandis que Shelly est poussé par ses supérieurs à mettre son établissement au goût du jour, Bernie a aussi sa part de problèmes alors que son fils Mikey (Shawn Hatosy) refait surface avec sa copine (Estel-la Warren) enceinte pour lui soutirer de l'argent. Et le bonheur ne lui

réussit pas: amoureux fou de Natalie, le cooler se réchauffe et ses pouvoirs sur les clients semblent se déréglés car la fortune leur coule maintenant entre les doigts. Ce qui n'est pas très bon pour le commerce, et encore moins pour sauver sa peau des griffes de Shelly.

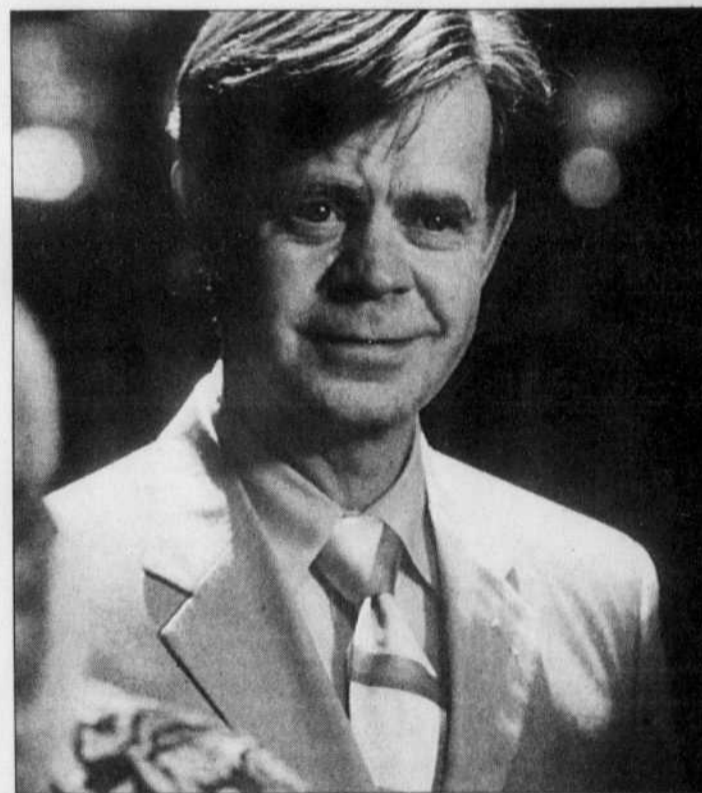
On ignore si ces démiurges de la malchance existent vraiment, mais Wayne Kramer semble y croire, pénétrant dans cet univers clinquant avec une fascination évidente sans pour autant glorifier ceux qui font de Las Vegas, du moins ce lieu mis au monde par Frank Sinatra et sa bande, une ville «sans horloges», là où on n'arrive plus à distinguer le jour et la nuit. Au milieu de cette racaille — le film en aligne une joyeuse panoplie, du chanteur héroïnomane, incarné par Paul Sorvino, au patron libidineux en passant par les hommes de main sans cervelle —, la figure de Bernie émerge tel un ange déchu, retrouvant ses ailes à la faveur de l'amour, charnel comme filial, mais à Las Vegas, plus encore qu'ailleurs, la vérité est souvent un mensonge.

Bien loin du ton pessimiste de Mike Figgis dans *Leaving Las Vegas*, Wayne Kramer présente aussi un monde qui s'écroule tout en y insufflant une petite dose d'optimisme et d'ironie, plus près d'une ambiance de lounge au décor usé et enfumé que d'un simple repaire de brigands. Même si le récit s'égare dans plusieurs directions pour délaisser en chemin des personnages aux contours de caricatures, dont celui de Sorvino, le cinéaste recrée, entre autres grâce à une bande sonore accrocheuse, atmosphérique, un magnétisme qui opère jusqu'à la fin.

Et le réalisateur n'a pigé que de bons numéros, d'abord en la personne de William H. Macy, un acteur aussi humble que surdoué, qui n'a pas besoin de se déculotter — on en a d'ailleurs fait grand cas

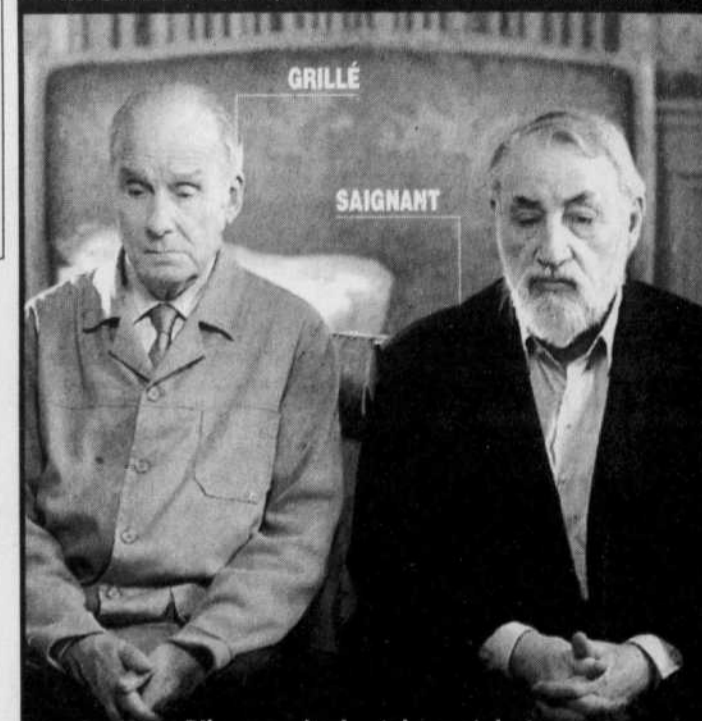
pour attirer l'attention sur *The Cooler*... — pour montrer ses talents d'acteur. Avec Maria Bello, on pourrait croire qu'ils forment un

couple improbable; pourtant, ce n'est qu'une des nombreuses bonnes surprises de ce film qui gagne sur presque tous les fronts.



William H. Macy est un acteur aussi humble que surdoué, qui n'a pas besoin de se déculotter pour montrer ses talents d'acteur.

MICHEL BOUQUET PHILIPPE NOIRET



«Blier... au plus haut de son talent.»
— Stéphane Brisset, L'Express

«On retrouve avec beaucoup de plaisir l'excellence de l'écriture de Blier.»
— Jean-Luc Brunel, Monsieur Cinema

Les Côtelettes

UN FILM DE BERTRAND BLIER

13 À L'AFFICHE DÈS LE 30 JANVIER

SÉLECTION OFFICIELLE
CANNES 2003

★★★★
«La Petite Lili s'impose comme une des plus grandes réussites de Miller»
— Luc Perreault, La Presse

★★★
«... des personnages fins et subtils... Un plaisir pour les yeux.»
— Bernard Pérusse, The Gazette

«Des images de Bretagne à faire rêver.»
— Jocelyne Despat, Radio-Canada

la petite lili

UN FILM DE CLAUDE MILLER
www.pyramidefilms.com

À L'AFFICHE!

CINÉMA Beaubien
EX-CENTRIS

Culture et télé pour ne rien manquer

L'AGENDA chaque samedi

★ CINÉMA ★
SEMAINE DU 24 AU 30 JANVIER 2004

Les NOUVEAUTÉS et le CINÉMA en résumé, pages
★★★★★★ 4 à 6

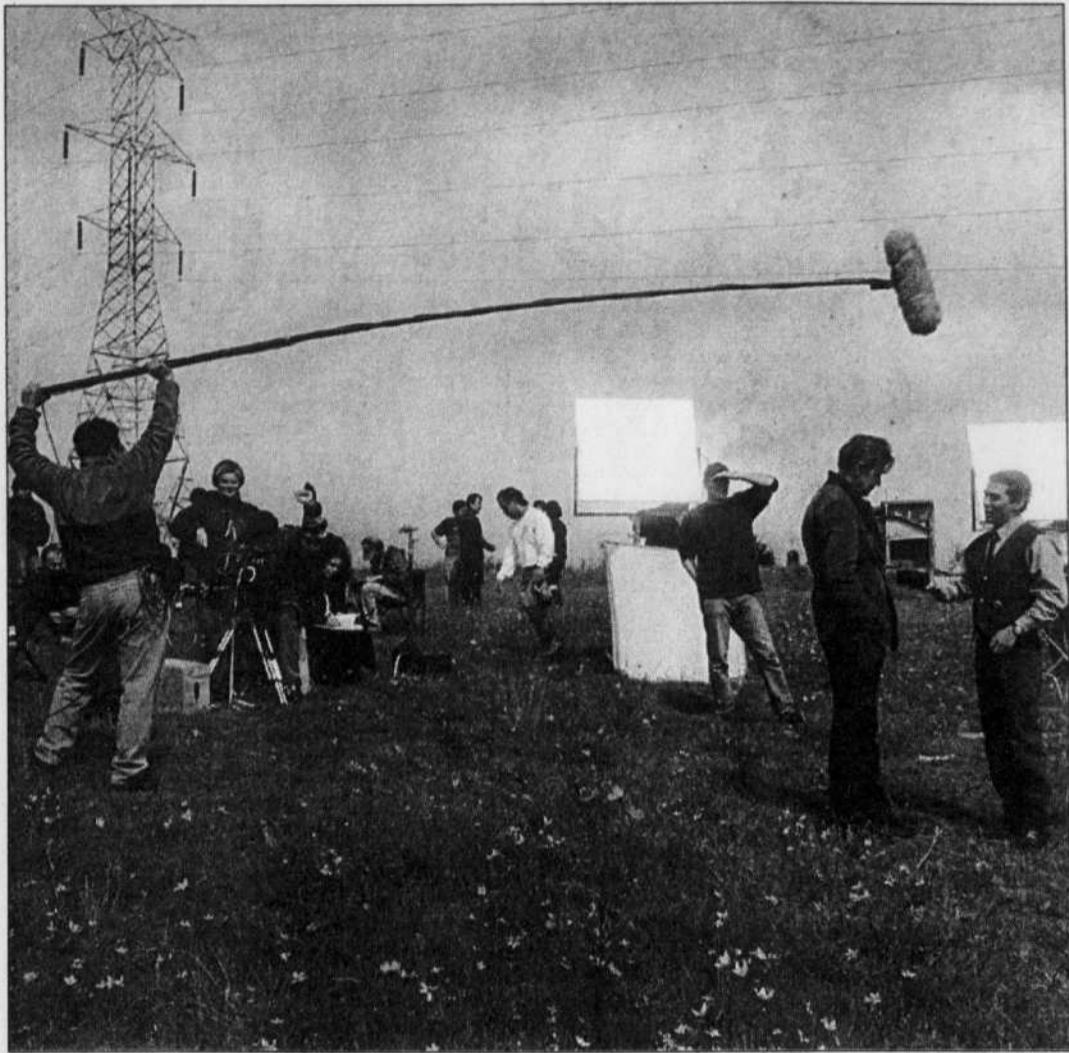
La liste complète des FILMS, des SALLES et des HORAIRES, pages
★★★★★★ 7 à 14

dans L'AGENDA culturel

LE DEVOIR

Cinéma

Comme dans un mauvais roman



Sur le plateau de *A Silent Love*, de Federico Hidalgo.

Un Montréalais à la grand-messe de Robert Redford

Le Montréalais Federico Hidalgo a fait tourner les têtes à Sundance cette semaine avec *A Silent Love*, un charmant premier long métrage sur fond d'épousailles interculturelles.

MARTIN BILODEAU

Le Montréalais Federico Hidalgo arborait, lors de notre rencontre au festival de Sundance, en début de semaine, le sourire un peu las de ceux qui sont assés par les émotions. Bien que positives, celles-ci semblaient avoir hypothéqué son sommeil au même titre que les autres.

La cause de cette anxiété heureuse a pour titre *A Silent Love*, premier long métrage d'Hidalgo, qui se dit encore tout surpris d'avoir été invité à participer à la grand-messe de Robert Redford. Rencontré à la Sundance House, située au centre-ville de Park City, le cinéaste semblait encore plus étonné de voir que sa délicate comédie dramatique, tournée avec plus de cœur que d'argent, plus d'honnêteté que de style, a suscité les applaudissements nourris du public et fait s'emballer la machine à rumeurs.

Produit par Pascal Maeder (*Motel*) chez Atopia, *A Silent Love* (qu'on verra vraisemblablement sur nos écrans à l'automne) se promène entre Montréal et Toluca, au Mexique. C'est dans ce lieu que Norman (Noel Burton), un professeur de cinéma quinquagénaire de Montréal, est venu chercher Gladys (Vanessa Bauche, découverte dans *Amores perros*), la jeune enseignante qui, par le truchement d'Internet, a répondu oui à sa demande en mariage. Or, lorsque la conversion du virtuel au matériel sème le doute dans l'esprit de la jeune femme, celle-ci pose une condition à leur union: que sa mère Fernanda (formidable Susana Salazar) soit du voyage. Au fil des mois qui passent, le grand appartement de Norman, dans le Mile-End mont-réalais, devient le théâtre d'une idylle muette, chaste et quasi invisible (tant les signes qui la trahissent sont subtilement retenus) entre lui-même et sa belle-mère, à l'insu bien sûr de la nouvelle épouse, accaparée par son apprentissage de la langue.

Un univers cosmopolite

Lui-même professeur d'anglais langue seconde à l'éducation permanente de l'université McGill, Federico Hidalgo a voulu, à travers *A Silent Love*, illustrer l'éveil de Norman qui, pendant que son épouse apprend l'anglais et le français, apprend lui-même l'espagnol afin (peut-être) de pouvoir ouvrir son cœur à sa belle-mère. «L'apprentissage d'une langue est quelque chose de très

émouvant pour moi», m'explique dans un excellent français cet Argentin de naissance passé par le Nouveau-Brunswick et l'Ontario avant de venir prendre racine à Montréal, au début des années 80. «En apprenant une autre langue, Norman parvient à exprimer des émotions qui étaient enfouies en lui. C'était ma façon de présenter le reflet inversé de la situation de son épouse, laquelle, en apprenant la langue du pays, se voit obligée à faire face à certains obstacles d'expression.»

Marié à Paulina Robles, une Mexicaine également scénariste du film — et qu'il n'a pas rencontrée par Internet, s'empresse-t-il d'ajouter —, Federico Hidalgo tenait d'une part à montrer Montréal comme un univers cosmopolite et ouvert, à en pénétrer les pores du tissu social sans succomber au charme de la page touristique.

D'autre part, le cinéaste formé à l'université Concordia tenait à éviter le piège du reportage social sur le phénomène du mariage international. «Nous tenions avant tout à aborder le thème de la rencontre interculturelle et à examiner, au-delà des différences, les similitudes entre les deux pays. Nous voulions illustrer, par exemple, la souffrance liée à la solitude, commune à chacun des personnages.»

En cours de recherche, Hidalgo et Robles se sont aperçus que les Sud-Américains qui faisaient appel à des réseaux de rencontre ne correspondaient pas à l'image tiers-mondiste qu'on s'en fait. «Au contraire, on s'est aperçu que beaucoup de ces femmes avaient une vie, une carrière et une réalité plus complexes, au-delà desquelles la curiosité et d'autres variables pouvaient les pousser à chercher un mari à l'étranger.»

Sans pouvoir dire si Norman est l'incarnation du Montréalais moyen, Federico Hidalgo reconnaît dans ce personnage la mélancolie et le besoin d'amour de plusieurs hommes qu'il a fréquentés au fil des ans. Afin de l'ancrer plus profondément dans la réalité montréalaise, les deux scénaristes ont dessiné quelques personnages secondaires (dont un collègue de Norman, joué par Maka Kotto), lesquels viennent infléchir les destins des membres de ce triangle amoureux et poser un regard étonné, amusé ou même sévère sur l'union de Norman et Gladys.

Petit film imparfait mais modeste, intelligent et patient, *A Silent Love* est un petit drame teinté

d'humour sous un voile d'apparences et de demi-vérités, dans lequel bouillonne toute une marmite d'émotions et de questions très personnelles au cinéaste et à son épouse. «Nous nous sommes analysés, en tant que couple, afin de chercher des détails et des observations qui pourraient donner de la texture aux personnages. Nous avons vécu de près ou de loin beaucoup des situations et des émotions illustrées dans le film. *A Silent Love* est porteur d'espoirs très personnels.»

JE N'AIME QUE TOI

Réalisation et scénographie: Claude Fournier. Avec Michel Forget, Noémie Godin-Vigneau, Dorothee Berryman, Jean-Nicholas Verreault. Image: René Verzier. Montage: Jean-Pierre Cereghetti. Musique: Jorane. Québec, 2004, 105 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Les personnages du dernier film de Claude Fournier n'étaient d'abord destinés qu'à vivre à travers les pages d'un roman, mais *Je n'aime que toi*, par des pouvoirs occultes ou la farouche détermination de son auteur-réalisateur, s'est transformé, sur grand écran, en romance érotico-sentimentale. Ils s'étaient ainsi devant nos yeux dans toute leur vacuité, cherchant leur raison d'être à l'image d'un film qui, lui, s'essouffle en vain pour se donner une quelconque prestance.

Le cinéaste n'en est certes plus, heureusement pour lui comme pour nous, au temps de ce que certains surnommaient ses «fournia-series», mais de *Deux femmes en or* à *Je n'aime que toi* en passant par *The Book of Eve*, les figures féminines doivent savoir se servir de leur corps pour réussir une difficile émancipation. Dans ses deux derniers films, le constat demeure le même, la manière juste un peu plus raffinée, mais la paresse de la démarche, assortie d'une volonté de faire encore frémir les âmes prudes, s'étale d'une bobine à l'autre.

On ne saurait reprocher à Fournier de revisiter un thème usé à la corde — l'écrivain vieillissant et la jeune muse dans toute sa splendeur —, car tout est affaire de regard, de mise en scène et, cruciale quand celle-ci fait défaut, de direction d'acteurs. Si on réussit à trouver une quelconque vision dans *Je n'aime que toi*, c'est sans doute ce parti pris d'illustrer, bêtement, les coulisses du milieu littéraire québécois, pigeant dans la vie d'écrivains d'ici ou invitant Yves Beauchemin, Arlette Cousture et Dany Laferrère à venir faire un petit tour de piste. Et c'est sans compter, du côté médiatique, la présence, encombrante, de Julie Synder, meilleure productrice qu'actrice.

A ce petit tableau de famille se superpose un autre portrait, celui d'une bourgade colonisée, relayé

par le personnage incarné par Michel Forget, dans la peau de Georges Guérin, romancier populaire en panne d'inspiration. Ceci ne l'empêche pas de citer Jules Renard ou François Mauriac, de rêver, ou à tout le moins son éditeur (Jean-Nicholas Verreault), du prix Renaudot tout en affichant une moue blasée à l'idée d'être questionné par Bernard Pivot: un peu plus et on pourrait croire que le scénario a été rédigé en prévision d'une coproduction. Le film constitue d'ailleurs une belle métaphore de la place des auteurs québécois dans l'imaginaire collectif: on voit leur bouille à la télé, parfois au cinéma, mais quand vient le temps de les citer, autant se rabattre sur Durax, ça fait plus chic.

Daisy (Noémie Godin-Vigneau, la seule à sortir à peu près intacte de cette aventure) a également beaucoup de classe, prostituée sophistiquée qui redonne à Guérin le goût d'écrire, de vivre et bien sûr de plaquer sa pauvre femme (Dorothee Berryman) pour aller jusqu'au dernier chapitre de cette liaison à la fois intellectuelle et charnelle. Car Daisy, au fil des confi-

dences, est devenue le personnage d'un roman que Guérin n'avait jamais osé écrire et qui va, paraît-il, «choquer ses lecteurs».

Fournier se contente de filmer leurs échanges, nombreux, bavards, farcis de descriptions érotiques, comme s'il s'agissait du plus anodin des téléromans, à la différence qu'on y cause parfois littérature autour d'un bon café. Même la voix et la musique de Jorane ne réussissent pas à élever le film à ce niveau d'intériorité que semble vouloir viser le cinéaste. Et comment peut-il y parvenir avec un Michel Forget empêtré dans ses répliques, si mal à l'aise qu'il aurait mieux valu lui faire jouer un auteur raté plutôt qu'un écrivain à succès.

Il réside bien sûr un mystère autour de cette jolie putain qui raconte les épisodes tragiques de son existence avec trop de fioritures pour ne pas éveiller quelques soupçons. Certains voudront peut-être vous vendre la mèche, question de vous éviter de parcourir les pages vides de ce roman cinématographique trempé à l'eau de rose et au parfum de patchouli. C'est bien la preuve qu'ils n'aiment que vous.



Noémie Godin-Vigneau et Michel Forget dans *Je n'aime que toi*, de Claude Fournier.

je n'aime que toi

produit par Marie-José Raymond

un film de Claude Fournier

musique Jorane

Michel Forget Noémie Godin-Vigneau
Dorothee Berryman Jean-Nicholas Verreault France Castel
Normand Chouinard Louis-José Houde

Christal Films présente une production de Marie-José Raymond «Je n'aime que toi» un film de Claude Fournier avec Michel Forget Noémie Godin-Vigneau Dorothee Berryman Jean-Nicholas Verreault France Castel Normand Chouinard Louis-José Houde Directeur Photo René Verzier Direction de Production Nicole Hilariguy Direction Artistique Genevieve Sauriol & Claude Tremblay Costumes Michèle Hamel Montage Jean-Pierre Cereghetti Musique Jorane Producteur Associé Virginie Valente Producteur Marie-José Raymond Scénario Image et Réalisation Claude Fournier
www.christalfilms.com/jenaimequeto

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

FAMOUS PLAYERS	FAMOUS PLAYERS ÉTAPTES	MONTREAL	PONT-VIAU 18	ST-EUSTACHE
PARISIEN	MONTREAL	CINÉMA TRIOMPHE	CINÉMA 8	GALLERIES ST-HYACINTHE
COMPLEX Océan	BOUCHERVILLE	LACHENAIE	GATINEAU	ST-HYACINTHE
CINÉMA GALERIES	GRANBY	LE CARREFOUR 10	MAISON DU CINÉMA	FLUOR DE LYS
CINÉMA PRINCE	STE-ADELE	JOLIETTE	SHERBROOKE	TROIS-RIVIÈRES O.
version originale française avec sous-titres anglais	PARAMOUNT	SON DIGITAL		

EN NOMINATION POUR 2 GOLDEN GLOBE

MEILLEURE ACTRICE • SCARLETT JOHANSSON
MEILLEURE MUSIQUE ORIGINALE • ALEXANDRE DESPLAT

10 NOMINATIONS
au BRITISH ACADEMY FILM AWARDS dont
MEILLEUR FILM, MEILLEURE ACTRICE, SCARLETT JOHANSSON
et MEILLEUR SCÉNARIO

★★★★★
Echos Veillées

★★★★★
The Gazette

«...Extraordinairement bien fait...»
Miroir

«Beau comme un tableau de Vermeer.»
Le journal de Montréal

«CAPTIVANT!
Dans le rôle du peintre Vermeer, Colin Firth est sexy et en très grande forme... Une solide performance de Scarlett Johansson»
Entertainment Weekly

«Une histoire sur l'art et la passion qui transcende le temps. Magnifiques prestations dignes d'un Oscar!»
KRON-TV San Francisco

COLIN FIRTH SCARLETT JOHANSSON TOM WILKINSON

GIRL WITH A PEARL EARRING

La version cinématographique de ce best-seller est tout simplement magique!

www.girlwithpearlearringmovie.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CINÉMAS AMC	LES CINÉMAS GUZZO	MEGA-FLEX GUZZO	FAMOUS PLAYERS
LE FORUM 22	DES SOURCES 10	TASCHEREAU 18	COLOSSUS LAVAL